

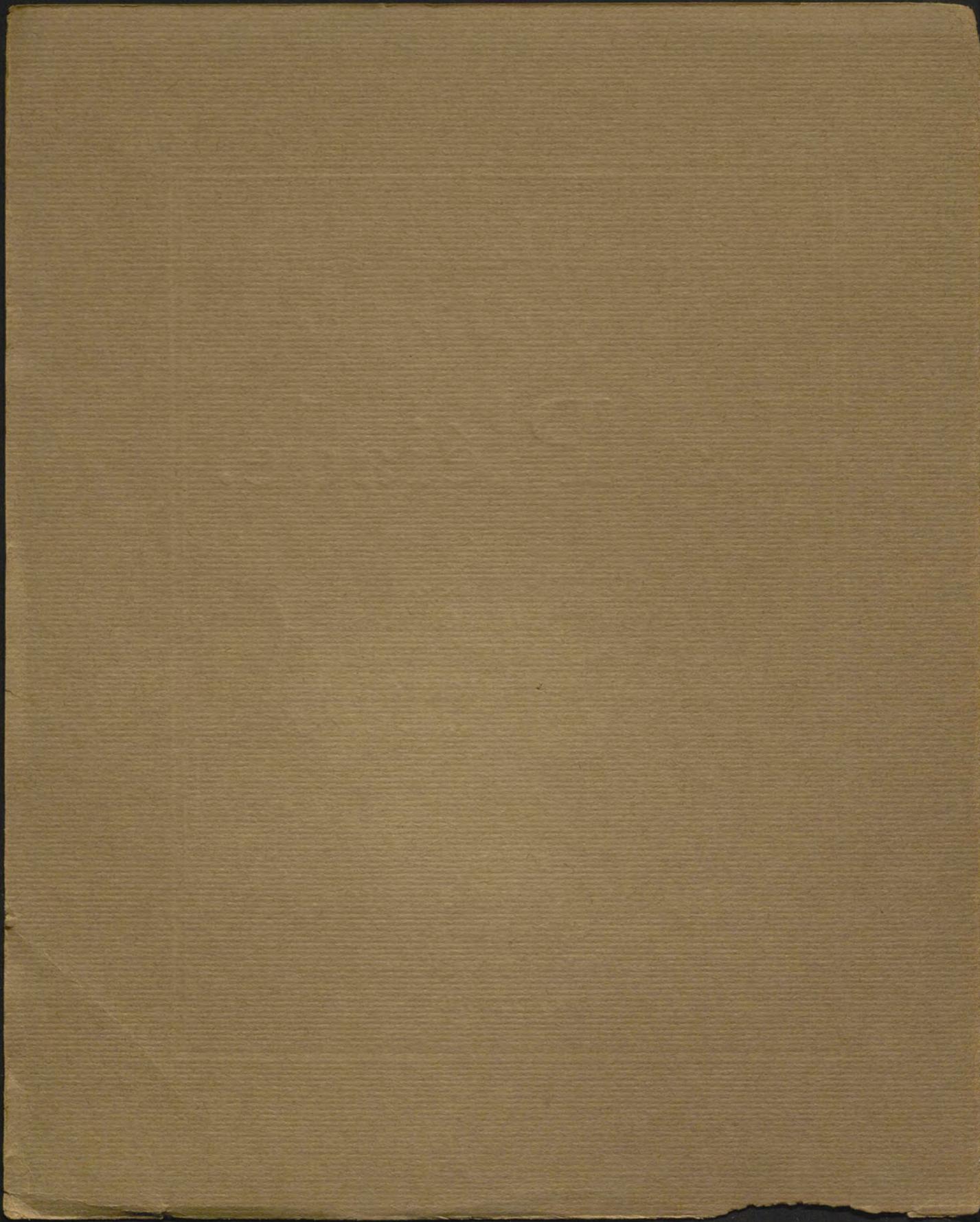
Le
Nouveau Livre de
La Pléiade.

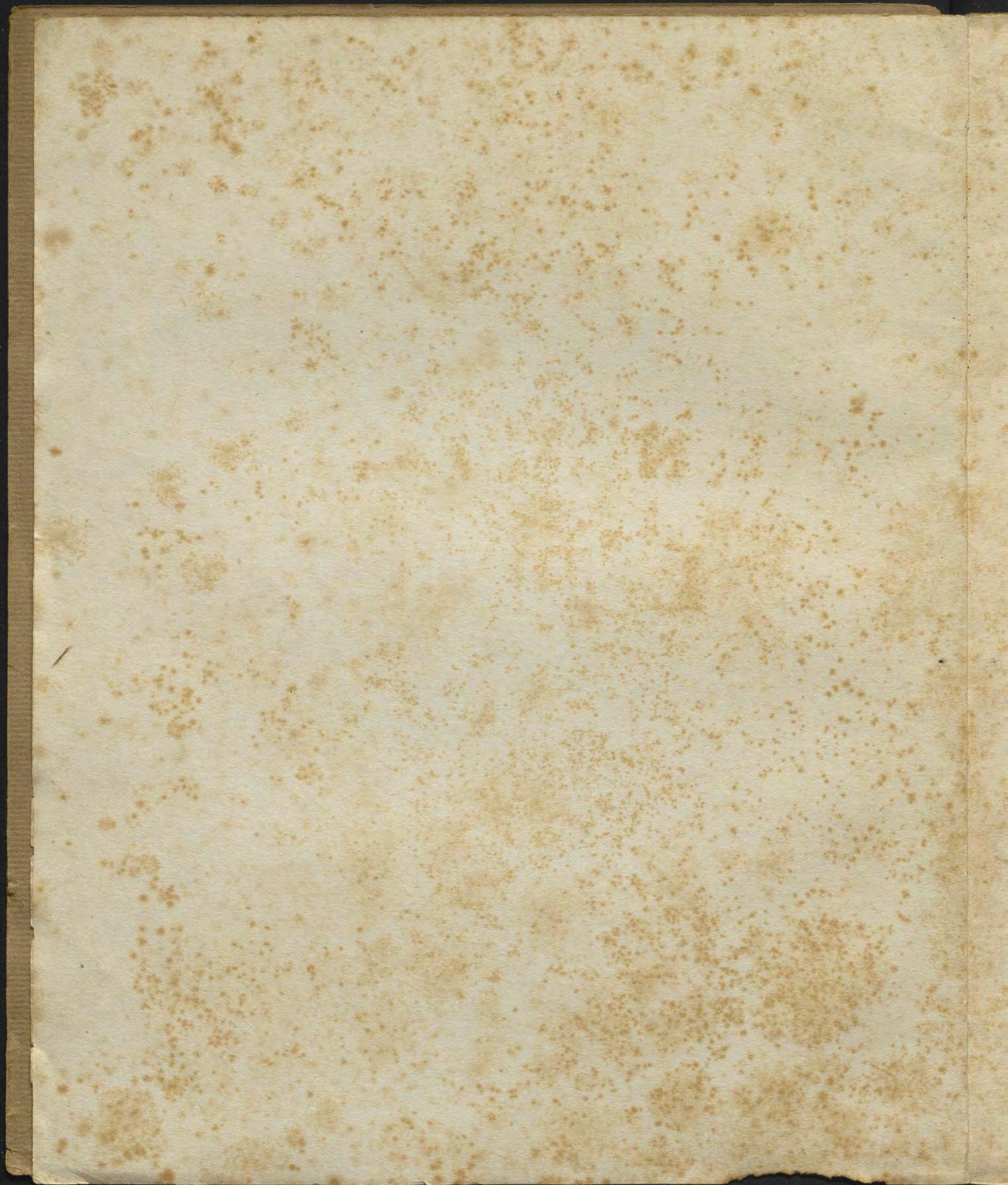
JOACHIM GASQUET.
COMTESSE DE NOAILLES.
PIERRE CAMO. CHARLES DERENNES.
XAVIER DE MACALLON.
FERNAND MAZADE. PAUL VALÉRY.

PARIS.
LIBRAIRIE DE FRANCE.

F. SANT'ANDREA.
110, Boulevard St-Germain, 110.

MCMXXVIII.





Le Nouveau Livre de
La Pléiade.

L. Nouron
de
Bibliothèque

BHB
1425

Le
Nouveau Livre de
La Pléiade.

JOACHIM GASQUET.
COMTESSE DE NOAILLES.
PIERRE CAMO. CHARLES DERENNES.
XAVIER DE MAGALLON.
FERNAND MAZADE. PAUL VALÉRY.

PARIS.
LIBRAIRIE DE FRANCE.

F. SANT'ANDREA.

110, Boulevard St-Germain, 110.

MCMXXVIII.

BU NICE LETTRES



D

092 2119372

IL A ÉTÉ TIRÉ :

60 exemplaires sur pur fil Lafuma,
numérotés de 1 à 60.

940 exemplaires sur Alfa,
numérotés de 61 à 1000.

EXEMPLAIRE N° 574

23105-31-A

Joachim Gasquet.

Jacobus Gropius

Jour de vie.

Le matin descendait des collines nouvelles.
« Venez. » Les yeux baissés, elle me prit la main,
Et nous ne vîmes pas l'éveil des tourterelles
Sur la blanche demeure au détour du chemin.

Mais aux rampes du ciel l'aube riait penché,
Et la brune campagne, en un demi-sommeil,
S'étirait lentement, dans la brume couchée,
Emperlant ses vallons tournés vers le soleil.

L'Ange du jour ouvrit les portes de lumière,
L'aurore agonisa sur l'autel des coteaux,
Une rose clarté courut sur la rivière,
Nous nous sentions l'âme légère des oiseaux.

Le monde aima. Ce fut un beau jour entre mille,
Le matin nous suivait derrière les cyprès,
La respiration de la plaine tranquille
Gonflait d'un vert soupir le sein fuyant des prés.

« Je veux que vous soyez semblable à la nature,
Me dit-elle, comme elle ayez ce calme heureux.
Vous voyez dans mes yeux monter une âme obscure,
Murmurez-moi le mot du mystère amoureux.

» Un mystique printemps comme une fiancée
Me lie au charme errant de tous ces horizons,
Quand j'ai sur votre cœur ma tête reposée,
Regardez s'empourprer le front jaloux des monts.

» Ce n'est pas le couchant pourtant, Midi ruisselle,
L'Été voluptueux halette, je l'entends,
Tous ces champs en sueur vous crient que je suis belle,
Prenez dans votre sang tous ces pollens flottants.

» Ah! venez. Dans mes bras sentez germer le monde.
Quand je les fermerai, puisque nous nous aimons,
Descendez jusqu'au sein de la terre profonde,
Montez jusqu'à la cime éclatante des monts.»

Néant ! fécond néant ! nature souveraine !
Je t'appartins. Je fus un instant de l'Amour.
Dans mes lombes roula toute l'immense plaine,
Dans ma sève jaillit toute l'ardeur du jour.

Et ce fut du fond noir de cette ardeur sacrée
Que je me sentis fils prodigué du soleil
Et sentis tout l'élan de ma chair altérée
Se fondre en un baiser à l'univers pareil.

Le bouvier.

Sous un myrte, penché sur la mer, il écoute.
Le soir tombe, il a vu son noir troupeau qui broute
Dans les adieux du soir tendre un front soucieux
Et pâître de nouveau sans regarder les cieux.
Seul un taureau qui court a son mufle qui fume,
Mais au cœur du berger, que l'air marin parfume
Et qui voit dans le ciel s'amincir le croissant,
Tout un monde divin défaille ; dans son sang
Ce soir il sent couler une joie inconnue,
Et sur la mer déjà son étoile est venue.

Alors il chante : « Dieux, je vous aime. Le soir,
Au milieu de mes bœufs, vous venez vous asseoir.
Je vous entends marcher sur la mer... La colline
Avec le charme errant d'Aphrodite s'incline
Sur le sommeil épars de mon rêve embaumé.
Vous êtes le désir des tièdes nuits de mai,
Tous mes rêves en vous s'achèvent... Ma demeure

Est un temple rustique, où mon aïeule pleure
Quand je lui dis combien vos visages sont beaux.
C'est pour vous que la nuit j'allume des flambeaux
Et mets au front des bœufs des couronnes de chêne.
Ce soir, venez. Je sens que ma mort est prochaine,
Mais vous m'aimez, et mort je vivrai parmi vous,
Puisqu'Apollon jadis vint au milieu de nous,
Et comme moi garda les troupeaux de son maître.
C'est ici qu'il avait la coutume de paître... »

Il s'endormit, un dieu flotta sur les coteaux,
Les pâtres près des puits rassemblaient les troupeaux,
Un feu mourait au loin devant une chaumière,
Et sur la mer veillait une faible lumière.

Tes yeux rient.

Tes yeux rient. Ton front d'ivoire
Dans les dentelles des draps
Est la source où viennent boire
Les deux ruisseaux de tes bras.

L'aube frappe à la fenêtre
Où pendent les raisins d'or.
Dans les bois le jour va naître.
Eveille ton cœur qui dort.

Viens. Les paons crient dans la plaine
Et dans l'air bleu du matin
Nous boirons à la fontaine
Qui chante au fond du jardin.

Hominum divomque voluptas.

Comme de beaux vaisseaux à la poupe brisée
Ou, labourant les pins, comme de larges socs,
Au-dessus du vallon, dans la brume irisée,
Dans le matin levant, émergent les grands rocs.

A leurs pieds, les lauriers sauvages, les bruyères
Font un lit parfumé pour les rayons heureux,
Et le psaume d'amour qui monte des clairières
Leur apporte le chant de tous les chemins creux.

O mon amour, c'est là que de joie inondée,
Sur le seuil de la grotte, au bord des éboulis,
Tu t'es dans le printemps lentement dénudée
Et ton corps frissonnait comme un buisson de lys.

Derrière toi la grotte ouvrait sa sombre alcôve,
Mais sous tes pieds tremblants, des grands chênes tordus
Montait pour t'adorer un hymne ardent et fauve
Et les essaims rôdaient le long des rocs fendus.

Et dédaignant, là-bas, l'éveil des plaines blanches
Et la rumeur confuse où se moiraient les blés,
Le soleil empourprait la lyre de tes hanches,
Et le matin dorait tes cheveux déroulés.

Ce matin fut pareil aux matins de la Grèce,
Vénus brillait encor sous ses cheveux épais ;
Et l'invocation païenne de Lucrèce
S'échappa de mon cœur en mots entrecoupés.

Après une lecture
de
la Bohême et mon cœur.

Sous le tilleul bas qui m'effleure,
Au jardin mouillé, j'ai souri.
J'ai souri comme d'autres pleurent
En feuilletant ton cœur meurtri.
Autour des murs la vieille plaine
Rase et sans blés nous regardait...
L'ombre boiteuse de Verlaine
A ma fontaine s'attardait.
Jamais depuis le pauvre Faune
On n'a blasphémé comme toi...
D'un peuplier est-ce l'ombre jaune
Qui mendie au bord de mon toit ?
Ah ! N'est-ce pas plutôt le drame
Morne et subtil d'un cœur, le tien,
Dont l'hirondelle avec mon âme
Dans le soir mauve s'entretient ?

L'hirondelle gazouille : « Il aime
Et ne croit pas à son bonheur...
N'imagine pas qu'il blasphème,
Il a de l'amour plein le cœur. »
Est-ce vrai, Carco ? Ta Bohème
A-t-elle la ferveur du mal ?
Expies-tu dans ton blanc carême
Quelque farouche carnaval ?
En tout cas j'adore l'extase,
Amoureuse de tes regrets,
Et ces poèmes sans emphase
Mais débordants d'ardents secrets.
Je t'aime pour ton dur sourire,
Tes rythmes inquiets et calins,
Et pour tout cet amer délire
Dont ta vie et tes vers sont pleins.

Au bord des îles Borromées.

Au bord des îles Borromées
La chevelure de la terre
Avait le parfum de tes yeux,
Au bord des îles parfumées.

Une heureuse mélancolie
Montait de l'âme de la terre
Avec le regard de tes yeux
Au bord des grands lacs d'Italie.

Mille souffrances embaumées
Pleuraient aux veines de la terre
Et se consolaient dans tes yeux
Au bord des îles Borromées,

Au bord des grands lacs d'Italie.

A Pierre Laprade.

Mon Laprade, prends-moi la Muse que j'adore,
Jette-la sur le lit de pourpre, au bord du ciel,
Et dans le grand jardin plein de fruits et de miel
Fais dans les hauts lauriers rire la jeune aurore.

Tâche, dans l'air fraîchi, que l'on entende un peu
La fontaine couler au pied du vieux platane ;
Répands autour de lui la corbeille d'air bleu
Qui caresse les parcs attendris de Cézanne.

Que ton âme de peintre arrête à l'horizon
L'étoile du berger au-dessus de sa tête,
Laisse couler partout de ta chaude raison
Les lignes d'or, l'éclat doré d'un jour de fête.

Suspend les longs colliers aux branches des rosiers.
Accumule à ses pieds les luisantes étoffes.
Que de beaux enfants nus secouent les cerisiers,
Et qu'on sente sous bois rêver l'œil bleu des strophes.

Car, avant de chanter une dernière fois
Une strophe d'amour à la fin du poème,
Je veux que le frisson des jardins et des bois
Enveloppe le cœur de la Muse que j'aime.

Baigne-la du reflet des sources : ses yeux las
Adorent la caresse éparse du feuillage,
Et sur les murs du parc, au-dessus des lilas,
Montre les volets clos des maisons du village.

Hymne à la Victoire.

Si tes ailes de fer dévastent les murailles,
Brisent les vaisseaux sur la mer,
Si tu te plais, le soir, aux larges funérailles
Dont s'embrasent les cieux d'hiver,
Sur le cœur des héros tu mets tes mains tranquilles,
De lauriers, de bûchers tu couronnes les villes,
O Victoire, terrible au fond du vaste éther.

Sous les chênes un dieu travaille,
Sa main robuste à la charrue.
Dans les flancs de la terre nue
Il jette en chantant la semaille.
Les socs luisent, beaux boucliers,
Pacifiques les drus lauriers
S'endorment dans le soir qui tombe,
Et le soleil sacre la tombe
Des ancêtres, pères des champs.

Mais demain renversant les maisons et les arbres,
Pleins de fracas, ivres de chants,
Foulant sous leurs chevaux les vieillards et les marbres,
Envoyés par les dieux méchants,
Des hommes inconnus descendus des montagnes,
Te traîneront, livide, à travers les campagnes,
Victoire, qui t'abats du fond du vaste éther.

Parmi les vergers, une ville,
Mûrie à de belles aurores,
A dressé ses métiers sonores.
Dure sœur de la Paix fertile,
Mère de la guerre et des arts,
O déesse, sous tes regards
Une cité parfaite est née.
De temples tu l'as couronnée,
L'air se nourrit de ta beauté.

Tu reçois dans tes bras le savant solitaire,
Après ton règne médité.
Dans le cœur d'un héros tu fais tenir la terre ;
Mère, nourris ma volonté.
Si je meurs en voulant dégraffer ta cuirasse,
J'aurai d'un jour plus pur fait resplendir ma race,
Victoire, qui me fuis au fond du vaste éther.

Les peuples servent la Justice,
Et le chœur de tes lois sévères
Chante dans les pays prospères
Dont tu fus la rude nourrice.
Gloire, c'est nourris de tes chants
Que, dans leurs berceaux, les enfants
Te confondent avec leur mère,
Et toute race dégénère
Qui ne te porte dans son cœur.

Derrière les grands monts aimés de la lumière
Je suis né d'un peuple vainqueur.
Je t'ai pris dans mes bras, superbe enfant, mon Pierre,
Je t'ai mis sur l'autel de fer.
Je couronne ton front de mon âpre espérance,
Car c'est peut-être toi, pur de toute souffrance,
Que bénit la Victoire au fond du vaste éther.

Le voyage.

Partons, voici l'auto qui trépide à ta porte,
Venise t'ouvre au sud ses bras roses et fins,
Rome se plaint au vent de la campagne morte,
Naples de pommes d'or emplit ses blonds couffins.

Si, lasse des pays que le soleil parfume,
Tu préfères courir sur les brumes du nord
Viens, vers Cologne en feu le large fleuve fume,
C'est l'heure où le couchant descend sur Dusseldorf.

Les grands ponts engouffrant un steamer sous leur arche,
Les tours noires, les chants de la pluie et du fer,
Et le Rhin au milieu, lent comme un patriarche,
Emportant le reflet de ces bruits à la mer,

Tout l'âpre devenir des nations modernes,
Le sifflement des trains sous les clochers rouillés,
Le commerce et ses docks, la guerre et ses casernes,
Viens, halettent pour toi le long des quais mouillés.

L'Europe est là, t'ouvrant son âme énigmatique
Où flottent, à la fois robustes et pervers,
Le sourire ambigu, les pleurs du monde antique
Et les vastes frissons du plus jeune univers.

Nous verrons, si tu veux, les fleurs médiévales
En guirlandes croulant sur le front des cités,
Et les marchés bruyants sous les vitraux des halles
Avec la même joie et les mêmes beautés.

Il est, au fond mouvant des plaines de l'Ukraine,
Des couchants enflammés dans des bras coléreux,
Et des levers de lune où le firmament traîne
Comme un manteau tombé sur des pieds amoureux,

Comme il est à Pœstum des soirs où l'on oublie
Tout autre enchantement qui ne vient pas des morts,
Quand les temples, dorés par la mélancolie,
Ferment leurs yeux trop lourds devant nos vains remords.

O mon Eve, c'est là, mon âme est ainsi faite,
Que je voudrais, devant ce vieux monde qui meurt,
Presser ton jeune corps sous ta robe défaite,
A la fin du voyage, au soir de mon bonheur,

Et tandis que partout sur l'Europe expirante
Des couples, comme nous, pleureraient dans la nuit,
Nous verrions lentement s'arrêter l'aube errante
Et du fond du passé monter Demain qui luit.

Pœstum.

O ma mère, le temps de sa main sacrilège
A pu de ta maison rompre le toit sacré ;
Et le printemps, suivi de ses furtifs cortèges,
Passe sans en gravir les poussiéreux degrés.

Les marais désolés et la campagne vide
Maigrissent, sans labours, sous ton front mutilé.
La morne immensité ferme ses yeux humides
Sur un rêve perdu d'abondance et de blés.

Et toi qui t'en allais, pauvre méprisée,
En mendiant ta fille aux bornes du chemin,
Sous la robe en haillons des colonnes brisées
Au voyageur distrait tu tends encor les mains.

Partout je te cherchais, je t'ai priée à Rome.
O ma mère, est-ce toi qui peux mourir ainsi ?
Ah! viens! L'ingratitude est la fille des hommes.
Laisse... Je veux pleurer sur tes beaux pieds transis.

Sous le bandeau glissant de ses tempes de marbre
De ton temple effrité se gonfle le fronton
Quand le soleil t'apporte, avec l'odeur des arbres,
La prière d'azur que t'adressent les monts.

Aujourd'hui l'hiver même, ô Cérès, t'abandonne.
La mer grise s'ennuie au bord du ciel étroit.
Un soir glacé descend à travers les colonnes...
Tu n'as plus qu'un enfant... Donne-moi tes pieds froids.

A Cérès.

J'ai blasphémé ton nom... Autour de toi, ma mère,
Poestum mène les mornes fêtes du Trépas,
La couronne de tours que te sculptait Homère
S'est fendue à ton front... Mère, tu ne meurs pas.

La terre, sans moissons comme la mer ingrate,
Joint ses bras décharnés sur ses marais fiévreux ;
Seul, d'un rayon perdu de son soc écarlate,
La laboure parfois un couchant douloureux.

Mais toi, si les genoux rompus de ta statue
Ont roulé les degrés de tes temples détruits,
Dans les Poestums du ciel tu vas, d'encens vêtue,
Etoilant sous tes pas les bleus labours des nuits.

L'homme qui sent sur lui peser un vide immense
Baisse sur son sillon un front triste, il est tard :
Son âme sans amour attend qu'on l'ensemence...
Mère, tes maigres fils pleurent dans le brouillard.

Si tu ne les prends pas entre tes mains profondes,
Les hommes passeront, mais les Muses encor
Aux colonnes du ciel enguirlandant les mondes
Sur tes aires d'azur fouleront les jours d'or.

Consolatrice.

« Je suis comme un matin éloigné, mais timide
Je porte sur mes seins tous les oiseaux du soir...
Viens jouer dans les plis de ma tunique humide.
Tu verras les clartés que seule je puis voir.

» O sage adolescent, dont je suis amoureuse,
Laisse flotter mes mains à travers tes cheveux.
Sous ton souffle je suis une rose frileuse,
Tout mon parfum sera pour toi, si tu le veux.

» Vois, le mystère ardent des choses ténébreuses
Attache un bandeau d'or à mon paisible front.
Je connais le secret des étoiles heureuses :
Quand tu me parleras, les siècles répondront.

» Toutes les passions s'abattront en tempête
A mes pieds ruisselants de l'écume des flots,
Mais mon pâle royaume est beau comme une fête
Où sur des lits défaits s'étreindront tes sanglots.

» La Vérité pensive, empourprant les nuages,
Pour t'ouvrir mes clartés te prendra par la main,
Devant toi coulera la suite des images
Où tu reconnaîtras le triste fleuve humain.

» Tu ne m'écoutes pas... Le parfum de mes urnes
Embaume en vain pour toi le lit sec du torrent.
J'élève les cœurs purs, ardents et taciturnes.
Reconnais-toi, mon fils, dans ce beau soir errant.

» C'est moi qui, comme Ruth, glanant les moissons mûres
M'en vais avec lenteur par les champs moissonnés.
C'est moi qui, de l'amour dénouant les parures,
Mets parfois un regret aux yeux des nouveau-nés.

» Pourquoi ne veux-tu pas, contre mes lèvres froides,
Que tes sens éblouis boivent la vérité ?
Pourquoi crains-tu de voir de tes pauvres bras roides
S'envoler dans mes bras ton cœur ressuscité ?

» Je viendrai par un soir de lumière furtive
Te retrouver, mon fils, et te parler plus bas,
Mais des pleurs couleront sur ta face plaintive,
Et cette fois, mon fils, tu me reconnaîtras .»

Portrait.

Vous cousez. La clarté pensive de la lampe
Vous caresse les yeux en creusant votre tempe,
Et la salle à manger respire autour de vous
L'air sans bonheur du soir. Fidèle au rendez-vous
Votre étoile est venue au bord de la croisée,
Avec votre bonsoir son âme s'est croisée.
Sous les veines du ciel on croirait voir courir
Du sang. Le crépuscule achève de mourir.
La plaine agenouillée assombrit sa prière,
L'odeur des vieux cyprès vous vient du cimetière,
Et vous ne cousez plus, mais vous ne pleurez pas.
Que vous a murmuré l'odeur qui parle bas ?
Qui vous a caressé plus doucement la tempe ?
Pourquoi regardez-vous, sans la voir, cette estampe
Où sourit votre sœur, la mère de Rembrandt ?
Quelle extase plus proche, ô ma mère, vous prend ?
Vos yeux transfigurés ont vu quelqu'un descendre,
Et votre aiguille a l'air de coudre de la cendre.

Les Parques.

Atropos.

Lorsque le triste vent de l'abîme t'efface
Du monde des vivants, homme, ne dis jamais
En arrivant, là-haut, sur les ardents sommets
Quelle angoisse ont, en bas, foulé tes pieds de glace.

J'aime à voir de beaux pleurs ruisseler sur ta face.
Tout te fuyait, crois-tu, c'était moi qui t'aimais.
Ah ! comme j'ai fauché les blés que tu semais,
Comme j'ai dans mes mains bercé ta tête lasse...

Ne me regarde pas... Une dernière fois
Laisse tes doigts tremblants palper ma chevelure,
Laisse mes doigts tremblants s'enlacer à ta voix.

Mais quand, tout consumé par ma tendre brûlure,
Tu t'anéantiras, hors de ce que tu vois,
Regarde-moi, mon fils, je suis tout ce qui dure.

Lachesis.

O mes sœurs, la quenouille ardente est dans ma main
Comme un nuage... Un ciel de foudre heureuse gronde,
Entre nos pieds brillants, sur le gouffre du monde...
Quel mortel ose en nous lever son œil humain ?

Avec nous, celui-là viendra rompre son pain,
Assis, parmi les dieux, à la table profonde.
Il verra fuir les jours des astres comme l'onde,
Mais lui, tout refluera contre son cœur d'airain.

Dans le flambeau des nuits il est une étincelle.
Sur la trame des soirs il est un fil soyeux.
Renoue au sang du ciel un doux sang qui ruisselle,

Atropos. Tout renaît au cœur du saint joyeux,
Clotho. Voyez, mes sœurs, son heure universelle
Enflammer dans ma main la quenouille des cieus.

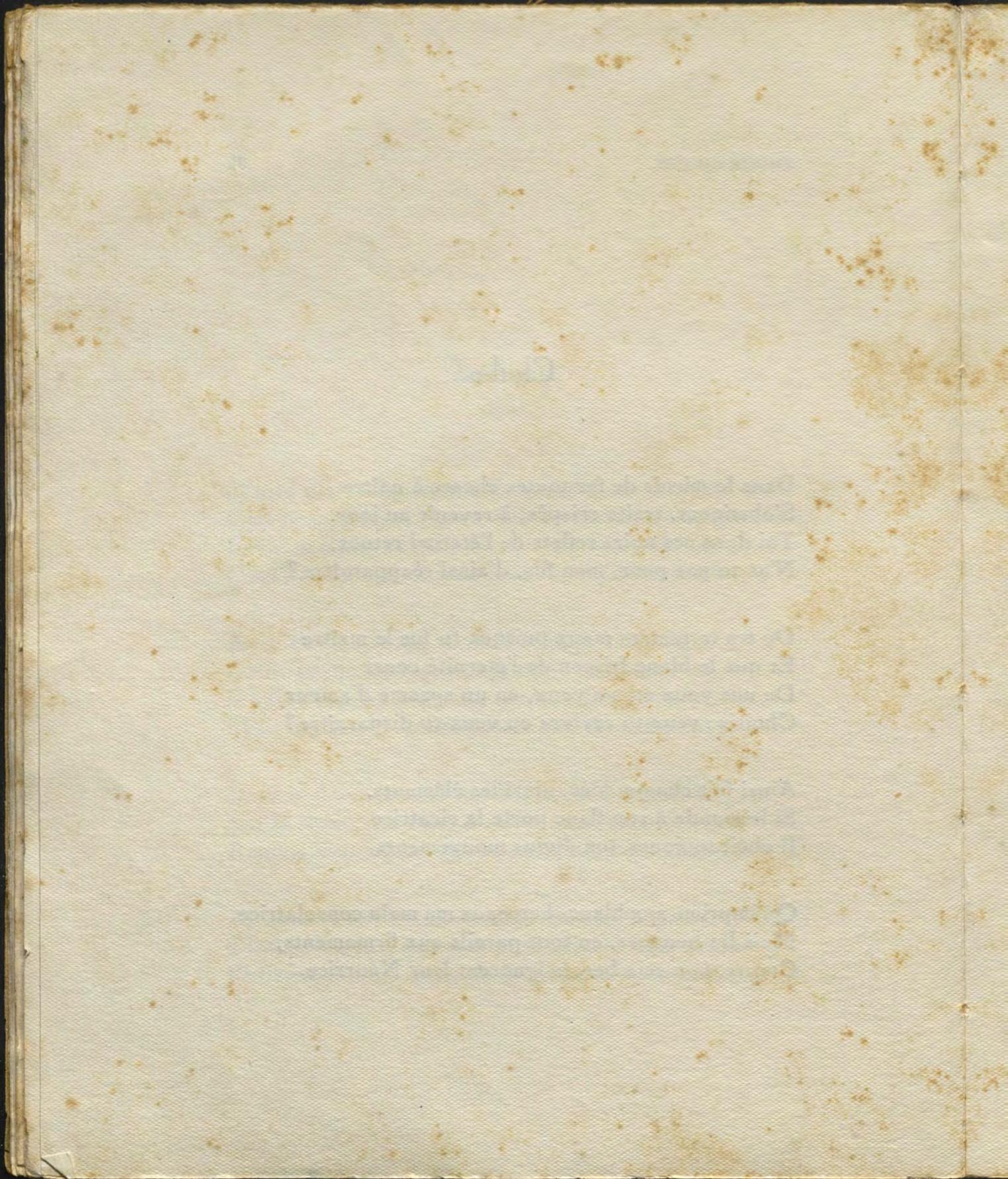
Clotho.

Dans le miroir de fer toutes choses à naître
S'obstinent, traits crispés, à revenir au jour.
Toi dans ces noirs reflets de l'éternel retour,
N'as-tu pas peur, mon fils, d'ainsi réapparaître ?

De tes terrestres maux puisque tu fus le maître
Et que le blanc frisson de l'éternité court
De nos yeux en tes yeux, en un spasme d'amour
Choisis : veux-tu revivre ou veux-tu disparaître ?

Ainsi fait chaque idée, ainsi les éléments.
Si le monde à son flanc porte la cicatrice
Il obéit toujours aux divins mouvements

Qu'imprime aux blancs berceaux ma main consolatrice.
Mais les hommes, en tout pareils aux firmaments,
Contre mon sein bercés ignorent leur Nourrice.



Comtesse de Noailles.

La Mort du Sage.

A la mémoire d'Anatole France.

Votre souffle a rejoint les choses éternelles,
Divin joueur de lyre, honneur de la raison !
Et l'éther est soudain enivré par les ailes
De vos sens dispersés en leur riche saison !

Des ormeaux de Virgile aux cieux de Pythagore
Votre ineffable esprit erre subtilement ;
Par vos feux envolés, nous croyons voir éclore
Une humaine bonté sous le dur firmament.

Comme un rosier ornant un chapiteau suprême,
La grâce de vos chants dans l'air s'épanouit,
L'avenir, dieu fougueux qui s'arrache à lui-même,
Répond à vos souhaits par un cri réjoui.

Il n'est nul point des temps que votre voix n'atteigne,
A votre appel l'espace est bourdonnant d'échos,
Un siècle, en accourant, a la voix de Montaigne,
Un autre, le suave accent d'Angelico !

Vos livres aux beaux jeux, actifs comme la danse,
Mèlent abondamment, dans leur cercle doré,
L'audace de l'idée et la fine prudence
Du langage savant, agile et mesuré.

France ! fils de l'Hellade et de l'antique Rome,
Fronton du Temple humain, centre de la Cité,
Vous dont le choix sacré nous désignait les hommes
Nés sous le signe austère et pur de l'équité,

Vous êtes à jamais vivace et nécessaire,
Génie hospitalier où s'abritait l'espoir,
Sagesse au front puissant qu'aucun lien ne serre,
Qui par des cailloux blancs masquiez les cailloux noirs !

Maître de la cadence enivrante et sensée,
Que sur votre tombeau, où les rêves humains
Evoqueront votre âme ardemment dépensée,
On voie veiller sur vous la flamme renversée
Du coureur éperdu qu'est l'incessant Demain,

Et l'éternel Eros, ami de la pensée !

Le Silence.

Le silence répand son vide ;
Le ciel, lourd d'orage, est houleux ;
On voit bouger, tiède et limpide,
Le vent dans un mimosa bleu.

Prolongeant sa douceur étale
Le jour ressemble aux autres jours ;
Un craintif et secret amour
Rêve sans ouvrir ses pétales.

Ainsi pour longtemps en jouir,
La Hollande, en ses vastes serres,
Par des blocs de glace resserre
Les tulipes qui vont s'ouvrir.

Matin, j'ai tout aimé.

Matin, j'ai tout aimé et j'ai tout trop aimé ;
A l'heure où les humains vous demandent la force
Pour absorber la vie accommodante ou torse,
Rendez mon cœur pesant, calme et demi-fermé.

Les humains au réveil ont besoin qu'on les hèle,
Mais mon esprit aigu n'a connu que l'excès ;
Je serais tel qu'eux tous, Matin ! s'il vous plaisait
De laisser quelquefois se reposer mon zèle.

C'est par mon étendue et mon élan sans frein
Que mon être, cherchant ses frères, les dépasse,
Et que je suis toujours montante dans l'espace
Comme le cri du coq ou l'ouragan marin !

L'Automne.

L'automne a lentement mouillé les paysages ;
Son humide tristesse en mon cœur s'insinue.
La nature, pourtant, ne peut me sembler nue,
Puisqu'en elle, au lointain, respire ton visage.

Je reproche à mes yeux de se sentir déçus
Par la légère pluie enserrant l'univers.
Mais l'été fut plaintif. Voici bientôt l'hiver.
Et je me sens mourir, car je n'ai pas reçu
Les seuls dons que mon cœur hanté se représente :
Mon épaule meurtrie, et ta tête pesante.

Le Temps.

Le temps n'a pas toujours une égale valeur,
Tu cours et je suis immobile,
Je t'attends, cela met quelque chose en mon cœur
De frénétique et de débile.

J'entame avec l'instant un infime combat
Que départage le silence.
L'heure qui tout d'abord semblait me parler bas
Frappe soudain à coups de lance.

Elle semble savoir et garder son secret,
Le destin se confie à elle ;
On ne pénètre pas dans cette ample forêt
Où rien n'est promis ni fidèle

Puisque la passion, en son sauvage trot,
Gaspille sa richesse amère,
Révérans ces instans de la vie éphémère
Dont chacun nous semblait de trop !

Attendre : épuisement sanglant de l'espérance,
Tentative vers le hasard,
Hâte qui se prolonge, indéçise souffrance
De savoir s'il est tôt ou tard !

Impatience juste, exigeante et soumise,
A qui manque, pour bien lutter,
Le pouvoir défendu de refaire à sa guise
L'univers puissant et buté !

Certes mon cœur ne veut te faire aucun reproche
Des minutes que tu perdais ;
Tu me savais vivante, active, sûre et proche,
Moi cependant je t'attendais !

Sans doute la démente et subite tristesse
Qui se mêle aux jeux éperdus
Est le profond sanglot refoulé que nous laisse
La douleur d'avoir attendu !

L'Amour.

L'amour vorace et triste, en son humble folie,
Exige le serment qui rapproche et qui lie
 La mort avec la volupté ;
Une voix dit « toujours » et l'autre répond « oui »,
Car l'éphémère ardeur veut un luxe inoui
 D'avenir et d'éternité.

Le hasard et les jours.

Le hasard et les jours passent d'un pied rapide,
On ne sait ce qui vient ni ce qui va cesser ;
La place où bat mon cœur peut soudain être aride,
La chance est brève, hélas ! et tu n'es pas pressé !

Et tu ne te dis pas sous les cieus monotones
Où tout est triste, amer, médiocre, décevant ;
« J'irai vers cette femme en ce matin d'automne,
J'aborderai ces yeux plus larges que le vent !

» J'aborderai ce cœur qui n'a pas eu la crainte
De confier ses vœux, ses plaintes et ses pleurs.
Visage démuné sans réserve et sans feinte,
Où le trop vif amour insinuait sa peur !

» Puisqu'elle m'a tout dit, bien qu'étant grave et fière,
Je pourrai demeurer simple et silencieux,
Et faire un don naïf, à cette âme plénière,
Des secrètes beautés qu'elle voit dans mes yeux.

» Je la devine bien, et je n'ai pas eu même
A chercher quel était son épuisant souci :
Sa voix m'a tristement annoncé qu'elle m'aime,
Comme on dit que l'on meurt et que c'est bien ainsi !

» Jamais le cœur puissant qui pâlit son visage
N'a tenté de goûter sur le mien son repos ;
M'aimant elle s'éloigne et son front net et sage
Renferme le courage isolé des héros !

» Puissante et délicate, usant de tendre ruse,
Elle va sans faiblir vers un but périlleux ;
Malgré son pas joyeux, jamais rien ne l'amuse
Que le tragique espoir que l'on a d'être heureux !»

*

Non, tu ne te dis pas : « J'allégerai sa peine
Je ne laisserai pas languir ce cœur de feu,
J'apporterai le lot de ma tendresse humaine
A ce doux corps surpris de ne pas être deux .»

Non, tu ne te dis pas : « Que puis-je craindre en somme
Puisque rien ne me nuit en son plaintif désir !
Cette compagne insigne et songeuse des hommes,
Serai-je la seule âme à ne pas l'accueillir ? »

*

Sur le globe sans joie où deux races existent,
Celle des morts, hélas ! et celle des vivants,
As-tu vraiment voulu rendre toujours plus triste
Le cœur le plus rêveur et le plus décevant ?

Viens, parfum ! Viens, chaleur ! Azur ! Air ! Nourriture !
Amour, répands sur moi l'unique illusion
Puisque l'indifférente et moqueuse Nature
Protège les humains pendant la passion !

Ton être.

On m'a parlé ce soir des villes savoureuses
Qui sur les mers du Sud rêvent indolemment,
Répandant leur odeur de rose et de piment
Sans connaître leur prix, sans se savoir heureuses !

Tu ressembles souvent, dans ton charme attristé,
A l'ignorant bonheur de ces rêveuses villes,
Toi qui fais émaner la chaude volupté
De ton être évasif, distrait, triste et tranquille.

Morts qui me fûtes chers.

Morts qui me fûtes chers, ne soyez pas jaloux :
Votre cendreuse voix me séduit et m'appelle,
Je suis encore avec les anges sur l'échelle,
Je n'ai pas pu venir si vite auprès de vous,
Mais je chancelle.

Comme la lune joue avec les flots des mers
Et mène l'océan de l'une à l'autre rive,
Mon souffle est retenu parmi les choses vives.
Je n'ai pas encor pu me dérober à l'air,
Pourtant j'arrive.

Puisque mes yeux ont vu...

Puisque mes yeux ont vu les lieux où tu reposes,
Puisque jamais le jour, l'étoile ni la rose
 Ne visitent un noir caveau,
 Puisque jamais l'été nouveau
Ne fait de ton sommeil naître les fraîches tiges,
Puisque l'immensité sans âme te néglige,
 Que nul échange aérien
 Ne vient desserrer tes liens,
Puisque, malgré les chants enivrés de Lucrèce,
L'azur ne s'emplit pas des funèbres paresse,
Mon cœur avec le tien dans l'abîme perdu,
Je ne remonte pas d'où l'on t'a descendu !

Chaque jour.

Chaque jour j'entends qu'en silence
Se détache insensiblement
De mon être quelque élément
Dont se composait ma puissance.

Chaque heure dérobe à mon sort
Un peu du radieux mystère
Que mon orgueil n'a pas su taire,
Et qui fit mon nombreux essor !

Je sens à toutes les minutes
S'élançer de mon cœur secret
L'agile joueuse de flûte
Dont le mouvement t'enivrait.

Et tandis que sur l'humble rive
Je semble retenue encor,
Je cours, frustrant les cœurs qui vivent,
Vers l'allégresse de la mort.

Habitante éthérée...

Habitante éthérée et fixe des tombeaux,
Dont l'âme a soulevé les portes funéraires,
Je répands, dans ma juste et songeuse misère,
L'encens du noir séjour sur les clartés d'en haut.

Un livide univers m'enveloppe et m'étonne.
Dans un effort ardu, débile et monotone,
Mon trébuchant esprit s'efforce et se démet :
Je sens que tu es mort et ne le sais jamais.

Chaque être...

Chaque être souffrant seul croit qu'il a l'apanage
D'un mal plus singulier, plus sombre et plus cuisant.
Il connaît les combats mystérieux du sang
Contre l'esprit armé de son amer courage.
Mais, ayant plus vécu, je me meurs davantage.

Vivre n'est pas un bien.

Vivre n'est pas un bien. Les clairs instants sont rares.
D'un jour plus dur encore un jour dur est suivi.
Parfois l'azur, l'espoir et le désir égarent
Dans un bref paradis le pauvre être ébahi.
Mais toujours menacé et toujours troublé l'homme
Recherche, même heureux, l'abri prudent du somme.
Au réveil il lui faut ressusciter encor
La fierté de l'esprit, le courage du corps.
Chaque jour sa lucide et savante prunelle
S'attache à quelque loi qui n'est pas éternelle ;
Son labeur est cerné par l'angoisse et l'ennui.
Il s'endort moins vaillant, et vieillit chaque nuit.
Il ne peut avouer sa lente déchéance
De peur d'éveiller moins d'ardeur et de créance.
Par sa perfection il se sent isolé !
L'instinct l'enorgueillit, mais jamais il n'est maître
Du désir qu'il ressent, du désir qu'il fait naître.
Le goût de l'infini souffre en son rêve ailé !

Et c'est l'amer amour qui doit le consoler !

Des cœurs furent heureux.

Des cœurs furent heureux le jour où tu es né.
Et pourtant le présent, plaintif ou fortuné,
Est un flot bref, rompu par le flot qui s'écoule.
Une foule animée est une morte foule.

Pour le regard précis vers le futur tourné,
Le vif et l'actuel sont de puissants mensonges,
Puisque tout ce qui germe, éclôt et se prolonge,
Dans l'infini cruel est déjà terminé !

Quand je vois les esprits...

Quand je vois les esprits sans hauteur, sans colère,
Sans passion, sans rien qui les oblige à plaire ;
Quand parmi les humains distraits ou soucieux
Nul ne vient se placer sous le signe du feu ;
Quand j'observe les fronts engourdis, l'âme nue,
La promesse d'amour si faiblement tenue,
L'absence d'univers dans la voix et les yeux,
Vous à qui j'ai donné le monde jusqu'aux nues,
Certes c'est un bonheur que vous m'ayez connue.

J'aurais pu.

J'aurais pu ne jamais connaître
Le dur besoin de ne plus être.
Mais puisque à jamais tu te tais,
Puisque se sont défaits tes yeux,
Je songe d'un cœur radieux
Au néant qui m'épouvantait,
— Car ma peur de mourir, c'était
L'angoisse de te dire adieu.

Lorsque la mort...

Lorsque la mort, succédant à l'ennui,
M'accordera sa secourable nuit
Douce au souhait que j'eus de cesser d'être,
Je veux qu'en paix l'on ouvre la fenêtre
Sur ce morceau de ciel où mon regard
A tant prié l'injurieux hasard
De m'épargner dans la joie ou les peines
Dont j'ai connu la suffocante haleine.
— Qu'à mes côtés se reposent mes mains,
Calmes ainsi que les sages étoiles,
Et sur mon front que l'on abaisse un voile,
Pour l'honneur dû aux visages humains.

O Printemps !

O printemps, jeune passion,
Fraîcheur des vents, de la lumière,
Souterraine exaltation,
J'entends ta païenne prière !

Les oiseaux, dont le chant renaît
Et transperce le clair espace,
Jettent des cris brefs et vivaces
Comme des quatrains japonais.

L'on sent que se débat sous terre,
Dans un nombreux fourmillement,
L'émulation printanière
Au suave envahissement.

Cette prestesse frénétique,
Pleine de soins minutieux,
Fait sous l'argile léthargique
Un bruit d'étoiles dans les cieux !

— Mais, dans mon funèbre malaise,
Je songe à ce potier persan
Qui percevait parmi la glaise
Les soupirs des os et du sang !

J'ai bien servi le dieu.

J'ai bien servi le dieu sacré de la parole,
Ma voix a réuni la raison et le chant
Comme on voit la senteur mêlée à la corolle.
D'autres cris sont plus beaux, mais non pas plus touchants.

Et cependant c'est vous, Musique, âme excessive,
Dont le pouvoir s'affirme au-dessus, au-dessous
De ce que l'homme exhale en syllabes pensives,
Et seul votre mystère impénétrable absout
L'univers haïssable et sa faute native.

Le renom.

Le renom, les conseils sages et bons, l'amour
De quelques-uns encor, rien n'apaise mes jours.
J'aime ce noir flacon où dort un suc de plantes
Qui confère à mon cœur une action plus lente,
Un sommeil plat, diffus, bien tendu comme un drap,
Où s'allonge, le soir, la fatigue des bras.
— Herbes, racines, fleurs, déesses indolentes,
Compagnes du héros et du magicien,
Vous par qui le malheur est soudain plus ancien
Et fait accroire au cœur blessé qu'il s'habitue
Au chagrin familial mais trop vif qui le tue,
Breuvage diligent, commerce humble et décent,
Bonté qui vous glissez dans le fleuve du sang
Et comblez de sommeil la tristesse béante
Que j'aime votre nom sacré : les *Consolantes* !

Parfois un cri faiblit.

Parfois un cri faiblit, nul ne le jette assez.
Il se peut qu'un instant sur le monde ait cessé
L'emphase d'une voix qui fût l'honneur de l'homme.
Le verbe a quelquefois un éphémère somme,
Et la douleur frustrée est alors sans moyens
Pour élever sa plainte au milieu des liens,
Et propager son chant, qui soulage et repose.
Poète, qui connus l'inanité des choses,
Affirmateur sacré du mal universel,
Je reprends dans tes mains, je reprends dans ton âme
Ces mots aussi puissants que le pain et le sel,
Et que la mort autant que le plaisir réclame :
QU'EST-CE QUE TOUT CELA QUI N'EST PAS ÉTERNEL ?

Pierre Camo.

Pierre Canto

Sonnets.

I.

Le vent du désert, le vent des sables
Souffle aux rives mortes de la mer,
Souffle comme pour des cœurs coupables
Tous les maléfices de l'Enfer.

Des miroirs de sels, des effroyables
Vapeurs rouges d'alcalis amers,
Quelles soifs s'élèvent, misérables,
Pour ces caravanes au travers !

Rose de mon cœur, ô fraîche Rose,
Que ces vents sinistres ont touchée,
Êtes-vous déjà si desséchée,

Que n'importe plus l'eau dont s'arrose
Là-bas, où la tente est préparée,
Quelque verte et douce palmeraie ?

II.

Un troupeau de mauvaises pensées,
Blancs nuages, par l'espace suit
La plaine lune verte qui luit
Hors des hautes branches élancées ;

Par aucun beau souffle dispersées
Aux limites sombres de la nuit,
Qui nous rendra le repos qui fuit
Loin de nos paupières oppressées ?

Un attrait mystérieux soulève
La mer gémissante sur la grève
Qui vit les naufrages du soleil ;

Le charme annoncé du premier songe
Hésite aux clairières du sommeil
Parmi les embûches du mensonge.

Sur un bouquet de fleurs.

Sous un tendre glacié des plus tendres tons gris,
La gamme adorable du rose,
De ces fleurs sans odeur, juste pinceau, compose
Le bouquet féminin dont mes yeux sont ravis,
Œuvre belle et sensible où la grâce s'allie
A juste assez de fantaisie,
Parmi les plus fraîches couleurs,
Pour que mon cœur respire au cœur de ce bouquet de fleurs,
Le charme même de la vie !

La tristesse d'Ambohimanga.

Sous les hautes branches mouvantes
Qu'un vent triste agite sans cesse,
Sombre colline qui te vantes
D'avoir été reine et maîtresse,
Et sous la forêt qui te presse,
O cime fière, se déploie
L'ombre belle de la tristesse,
Comme une plume au front ondoie !

Les vieux rois frappés d'épouvantes
Ont tourné la face, ô détresse !
Les reines noires sont servantes
Chez quelle infernale déesse ?
Et sur l'inutile richesse
Des linceuls de pourpre et de soie
L'ombre belle de la tristesse
Comme une plume au front ondoie !

Amoureuses, ô sœurs charmantes
Du plaisir et de la jeunesse,
Sauvages roses odorantes
Dont le souffle doux nous caresse,
Guirlandes fraîches que nous tresse
La vie en fleur, sur votre joie
L'ombre belle de la tristesse,
Comme une plume au front ondoie !

Envoi.

Prince, portons avec noblesse,
Sous ce ciel lourd d'oiseaux de proie,
L'ombre belle de la tristesse
Comme une plume au front ondoie !

Ballade.

Doublé par l'horreur des tourmentes
L'âpre Cap de Bonne-Espérance,
Solitaire et blanc, je m'avance
Vers l'espoir de mers plus clémentes,
Solitaire et portant sur l'eau
La fortune du seul Vasco !

Les îles naissent une à une
Du milieu des vertes écumes,
Et mille panaches de plumes
Qui sont des palmes sur la dune
S'agitent, annonciateurs
De la terre et de ses faveurs.

Qu'importe au Héros que transporte
Le désir des vastes conquêtes
Que là-bas, au Cap des Tempêtes,
Une Reine noire soit morte,
Morte d'un amour condamné
Sous un vieil arbre empoisonné ?

D'une Inde au delà devinée
Une plus sûre nostalgie
Meut, à son seul vouloir régie,
Cette belle proue inclinée,
A qui le Ciel sur d'autres bords
Promit de plus rares trésors.

Réserve donc, ô taciturne,
Endormie aux rives lointaines
Pour les légendes incertaines
Ta splendeur de rose nocturne,
Et que ta seule obscurité
Te voue à la postérité !

D'une simple lithographie
Il suffira toujours qu'ornée,
Une musique surannée
Chante ta fortune ennemie,
Pour que l'on ne veuille oublier
Le grand air du Mancenillier !

Deux chansons.

I.

DES AMIS PERDUS.

Quelque feu qui te dévore
Il ne faut jamais, ô Rose,
Pour te voir renaître éclore
Que le feu d'une autre aurore.
Mais pour nos amis perdus,
Rien ne nous les rendra plus.

Fleur d'une jeunesse brève
Ou proie offerte à la guerre,
Vous avez bu, sombre Terre,
Avidement toute sève
Et sur mon cœur endeuillé
Mis un arbre dépouillé !

Que m'importent tes couronnes,
O Printemps ? Tu ne m'apportes
Que l'odeur des feuilles mortes
Dans les biens que tu me donnes :
Dans mon cœur, triste jardin,
L'automne souffle sans fin !

L'automne, et le vent d'orage
Qui disperse, feuille à feuille,
Fruit à fruit que nul ne cueille,
Tout un bien mis au pillage,
Tout mon bien et mes amis :
Bientôt on m'aura tout pris !

II.

DE MES MORTS.

Dans ce rustique domaine
Qui fut celui de mes pères,
Cette force qui m'enchaîne
Et fait battre mes artères,
N'est-ce pas dans tout mon corps
Votre présence, ô mes Morts ?

Mon sang rouge, ma chair tendre,
Ma faculté sensitive,
Ce don divin de comprendre
Qu'est l'intelligence vive,
C'est de vous que je les tiens
Avec tous mes autres biens.

Aujourd'hui seul du lignage,
Comme un dernier arbre reste
Dans un jardin, mon branchage
Monte assez haut pour que, preste,
Y soit ce roux écureuil,
Symbole de mon orgueil !

Mais vienne l'heure entre toutes
Où des sèves épuisées
Couleront, dernières gouttes,
Les dernières des pensées,
Où revivrez-vous, sinon
Au peu que sera mon nom ?

Sur une Corbeille de fruits
de Raoul Dufy.

Sur un fond bleu comme d'un ciel glacé d'hiver,
S'offrent dans la blancheur d'une porte ajourée,
La rouge pomme colorée
Avec l'acide grappe verte, et quelque amer
Citron à l'écorce dorée :
Mais plus que tes couleurs, que tes froides saveurs,
Y chantent les douceurs dont ta mélancolie
Pare tes dernières faveurs,
Belle saison d'automne en l'hiver abolie !

Trois petits poèmes.

I.

ARBRE DU VOYAGEUR.

O paresse qui nous invite !
Ce bel éventail de fraîcheur,
Quel autre végétal l'agite,
S'il n'est l'arbre du voyageur ?

Nulle haute palme élancée
Livrée au tourment de la mer
Ne pourrait à notre pensée
Offrir de symbole plus clair !

Pour quelle éblouissante chute
Engager encore la lutte
Et tenter la splendeur d'un vol,

Quand il nous suffit de la joie
Simple, cueillie au ras du sol
Où ce bel arbre se déploie ?

II.

MANGUE AUGUSTE.

Plus douce, ô pulpe, et plus juteuse
Que nul fruit des plus succulents
A qui te sent fondre moelleuse
Et mûre à point entre ses dents,

Celui-là seul qui te déguste,
Fraîche résine et suc vermeil,
Saura le goût, ô mangue auguste,
Des fruits des climats du soleil.

De l'espèce rare greffée
L'épaisse ramure chargée
N'attend que la chaude saison,

Pour livrer, au plein de ses forces
Sous l'or verdissant des écorces
Ce que promet la floraison.

III.

PIROGUE.

Je fus jadis flore empourprée
De tulipes et de cornets
L'unique splendeur colorée
D'un bel arbre de ces forêts.

J'ai de mainte sève sucrée,
Entre mille ramages frais,
Abreuvé la troupe altérée
Des souimangas verts-dorés.

Aujourd'hui, bois perdu sur l'onde,
Je vais, pirogue vagabonde,
Au chant sauvage des rameurs,

Dont se berce ma nostalgie
Parmi l'élément où je meurs
A vivre ma nouvelle vie.

Devises.

I.

Pour l'Ecureuil.

Quo non ascendam ? L'audacieux,
Agile et souple et vif Ecureuil !
De branche en branche, jusques aux cieux,
Tu peux me suivre à perdre l'œil :

Mon orgueil ne craint aucune chute,
Rien ne l'incitant mieux à paraître
Que la fureur d'un grand vent qui lutte
Parmi les pourpres de ce vieux hêtre !

Relevé le panache élégant
Que fait la queue au-dessus du front,
De cime en cime, comme en jouant,
Je cours léger, je ne fais qu'un bond,

Et s'il advient, ô tendre bocage,
 Que tel instinct vers toi me ramène,
 Ce n'est jamais que pour un pillage
 De douce noisette ou bien de faïne !

II.

Pour la Couleuvre.

Per angustias ! O sinueuse,
 Intelligente et fine Couleuvre !
 Telle, en effet, belle et tortueuse,
 Telle, enroulée ou rampante, j'œuvre

Hors du trou de pierraille glissant,
 Pour m'abreuver de chaleur, d'azur,
 J'épie, au passage, trébuchant,
 Œil qui fascine d'un charme sûr,

J'épie à l'heure la proie offerte,
 Pour qui couleuvre je fus créée,
 Couleuvre de robe jaune et verte,
 Parmi mainte herbe haute agréée !

Et vienne, s'il veut, le vain chasseur
 Dont j'entends comme le pas dans l'air ;
 J'aurai vite, en des froideurs d'horreur,
 Glissé, sifflante, comme un éclair !

Madrigal du Rayon vert.

Rayon vert, espérance folle
De maint crédule voyageur,
Jeu d'optique vide et symbole
Des déceptions de mon cœur,

Illusoire comme la gloire
Et vain comme une absurdité,
Dès longtemps j'ai cessé de croire
A ta fausse réalité !

Ce qui ne tend pas, chère Bouche,
A l'heure où le soleil se couche
Dans les vapeurs rouges du soir,

A vous imputer une fraude,
Quand vous avez prétendu voir
Cette hypothétique émeraude !

Telles sœurs gardiennes.

Telles sœurs gardiennes
D'un lieu délectable
Ne sont plus que fable
Dont on se souviene,

Telle renommée
Reine de Cordoue
N'est plus que fumée
Dont le vent se joue,

Et mainte anonyme
Captive ravie
Est ensevelie
Au fond de l'abîme !

L'amour et la gloire,
La mort et la guerre
N'ont plus sous la terre
De nom ni d'histoire !

Salue, au passage,
L'aventure belle,
Pour aller vers telle
Plus vivante image,

La saison fleurie
D'asphodèles roses
Dont quelque art compose
Ses tapisseries,

Le tendre mystère
D'un jardin de lune
Où chante un nocturne
Jet d'eau solitaire,

Ou simplement feinte
En quelque faïence
La rose apparence
D'une rose peinte !

Le Chêne d'une eau belle

Le chêne d'une eau belle
 Un frais ruisseau, quelques ruisseaux de son vent sale,
 Un ruisseau triste, tout d'un coup triste et sombre,
 Tout dans ce bled perdu, nous parle et nous invite.
 Tout, et cette verdure d'été, vive comme un feu,
 Tout, la terre et le ciel, tout un monde de verdure,
 Et le ruisseau, tout d'un coup, à l'ombre d'un chêne,
 S'épouvante et les jaunes orbes au village.
 Et la terre, si belle, si verte, si douce,
 Qui nous parle et nous invite, et nous invite,
 Et nous invite, et nous invite, et nous invite,
 Au sein de la campagne ondulante et douce.
 Et le chêne, si beau, si vert, si doux,
 Au milieu des chênes et des sapins, des hêtres,
 Et nous ne saurions point, nous ne saurions point,
 Perdre, nous ne saurions point, nous ne saurions point.

Charles Derennes.

Charles Desmoulin.

Eurydice.

FRAGMENT.

Je partis donc avec les armes qu'on emporte
Lorsqu'on chasse un troupeau de songes devant soi,
Oubliant tout à coup que ma femme était morte,
L'épée à la ceinture et la bague à mon doigt.
Par crainte qu'au chemin noir je ne me perdisse,
J'apprenais aux échos le beau nom d'Eurydice :
Sa perte me semblait me mieux créer son roi.

De bons magiciens me proposaient des charmes,
Des vierges m'ont glissé : « Ton bonheur est ici... »
Mais j'avais les yeux forts d'un bouclier de larmes
Devant les bras tendus, devant l'arc d'un sourcil ;
Et déjà m'apprêtant à quitter cette terre,
Je m'exerçais au jeu qu'inspire le mystère
D'être clos par les yeux, par le cercueil aussi.

Cependant, au plus clair des lieux où vous naquîtes,
Les simples racontaient que vous me poursuiviez,
Ombre moi-même, avec mes mains toutes petites,
Dans le parc bigarré d'herbes et de viviers :
Cette fable a chanté toujours à mon oreille
Et résonne au milieu de moi-même, pareille
A mes rêves, du temps que de moi vous rêviez.

Cela circoncrivait étrangement le drame
Qui se représentait pour moi dans l'univers :
Dès que j'avais compris que vous, rien qu'une femme !
Me reveniez d'en bas par des chemins divers,
Cependant que mon cœur désireux de vous joindre
Ne me dictait, qu'il fût peu perspicace ou moindre,
Qu'un seul chemin : celui qui conduit aux Enfers.

Je le connaissais bien, et depuis mon enfance,
De je ne sais trop quelle ambition hanté,
En dépit du bonheur et des airs de vacance
Que prodiguait la vie à son enfant gâté ;
Je le connaissais bien : un gouffre sous la roche
Et l'ombre qui faisait blémir à son approche
Mon soleil curieux lui-même du Léthé !



Je ne me hasardais encore qu'en timide
Prospecteur d'un trésor que je connaissais mal ;
Que découvrir un bout de la caverne humide
Sous le pâle entrelac du fouillis végétal ?
C'était toujours plus loin qu'attendait la Fortune !
Hécate se bornant à faire de la lune
L'image de Diane allumant un fanal.

Et la Terre toujours à mes pas accrochée !
Les monstres du chemin ne m'intimidaient pas ;
Ils fuyaient d'une allure obscurcie et penchée
Quand je les désirais au devant de mes pas,
Menaçants, fastueux et leurs dents pour lumière !
Un doux sable charmait où je cherchais la pierre
Mes pieds voluptueux, fermes et déjà las.

Un ciel fait d'astres faux illuminait les voûtes
Plus hautes chaque jour de mes neuves prisons ;
Illusion promise au délice des doutes
Et rideaux bousculant mes calmes horizons !
Tout me semblait encore amical et propice,
Mais Echo murmurait : Eurydice... Eurydice...
Cette nymphe amicale avait bien ses raisons.

Cœur fouillé constamment par celui qui te porte,
Cœur toujours puéril, cœur à jamais tout nu,
Quel fut ton rythme à l'heure où j'ai heurté la porte
Des lieux sombres où tous me savaient advenu ?
L'ombre s'agenouillait devant une lumière
En quoi je LA voyais qui m'attendait, première,
Parmi mes amis morts au sourire inconnu.

Ce ne fut point mon chant qui sonna ; mais la Lyre
Toute seule, qui fit aux bords du Styx neuvain,
Les joncs, comme par ordre, ou par jeu de Zéphyre,
Imiter des mortels dans l'ivresse du vin.
Une angoise sacrée alourdissait ma tête.
Je me sentais déjà créateur et poète ;
C'est TOI que j'appelais. Ce fut l'autre qui vint.

Eurydice, ma sœur, que ne t'ai-je connue
Mieux et plus savamment qu'en ces lieux décriés
Où la Mort, devant nous éternisée et nue,
Nous reproche des torts qu'on croyait expiés ?
Ah! faut-il, tête brune et chers yeux d'aigue-vive,
Qu'un fantôme de vie en ces lieux me poursuive
Et que le remords soit un reptile à nos piés ?

Musique de deux cœurs et si trouble et si haute
Que deux hymnes qui sont à deux voix n'en font qu'un !
Le tien parlait pour moi : ce n'est point de ta faute ;
Et mon chant est toujours comblé de ton parfum ;
Mon poème s'échoue aux rives de ta tête,
Et peut-être qu'elle est, la mesure parfaite,
Captive de ton œil clair et de ton cil brun !

Ecoute, écoute-moi dans ce temps que les fauves
Se sont évanouis ou lèchent mes talons ;
Le ciel de Perséphone a ces tons verts et mauves
Que projette le nôtre aux terrestres vallons...
Les Dieux uniquement nous demandent en grâce
De ne nous point encor regarder face à face :
Suis-moi : je sais la route ; elle est facile. Allons...

Ode
à Joachim Gasquet.

Mon grand frère, tu nous quittes
Pour un ciel plus doux qu'ici...
Il est au pays des Scythes
Des Cimmériens aussi
Couverts de pâles nuées !
Amitiés qu'on a vouées
Comme on se donne à l'amour...
Te voici mort. Et je t'aime,
Et je t'offre ce poème.
J'ai quarante ans. C'est le jour.

Le jour. Et qui se prépare
A dans mes regards entrer.
Est-ce un pauvre ? Est-ce un avare ?

Voudrais-tu le rencontrer ?
Non ! tu possèdes, entière,
La seule et stricte lumière
Dans les prés Elysiens.
Qu'il doit y faire bon vivre
Libéré déjà, mais ivre
Encor, des terrestres biens !

Il ne faut pas qu'on les hue
Ni qu'on les maudisse. Ils sont
Du bon vin, de la chair nue,
Du chant et de la chanson.
J'en ai pris ma part. Meilleure
Est celle qui me demeure
Hors de cet enclos fermé !
J'ai cueilli toutes les pommes !
Je ne me plains pas des hommes
Et les femmes m'ont aimé.

J'imagine la contrée,
Son vent se baigne à l'azur
Dont l'haleine respirée
Fait âme molle et cœur pur.
Là comme qui se promène
Une vierge en son domaine

La vérité sort, — Été
Éternel ! — et nue et blonde,
Et prodigue sa faconde
Aux riverains du Léthé.

Chaque soir que Dieu me donne
Est un soir pareil au soir
Où tu posas la couronne
Sur mon crin encore noir.
Je te parle. Je t'évoque.
Dépassons la sombre époque
Où je te survis. Allons,
Frères aimants et fidèles,
Par les plaines d'asphodèles
Et du soleil aux talons.

Dis-moi ce qu'il faut attendre
De ce que promet la Mort
Au cœur le plus sûr et tendre
Qu'ait pu désigner le sort ;
Dis-moi, toi qui me ressembles,
Qu'on est heureux sous les trembles
Des bocages infernaux ;
Qu'Achille est un imbécile ;
Et qu'on persiste, tranquille,
Sans amours et sans travaux.

Qu'avons-nous fait de la vie ?
Un peu d'amour, et du chant.
L'âme reste inassouvie
Lorsque le corps est penchant,
Je désire la lumière
De la neuvaïne rivière !
J'ai soif de mort, ce matin,
Et faim d'elle, afin de vivre.
Sonnez, trompettes de cuivre
Du seul dieu sûr du destin.

Je ne ménage l'éloge
Qu'à celui qui le vaut peu.
Mais toi, drapé dans ta toge,
Te sens-tu devenir Dieu ?
As-tu retrouvé Virgile
Et notre Ronsard, dans l'Île
Bienheureuse des beaux morts ?
O désirable Empyrée
Où l'âme reste éclairée
Du feu qui brûla le corps !

D'une rythmique cadence
Sous un ciel plus doux que l'air
Un grand cyprès s'y balance

Auprès d'un porche de fer.
L'Arbre de Claudien éclate
D'un faix de fruits écarlate
Lourd à ses rameaux touffus ;
Dames d'honneur de la Reine,
Quelques femmes, dont Hélène,
Sourient au vif que tu fus.

La vie est un bienfait rare
Comme un bel et bon manteau
Qui nous honore et nous pare
Si longtemps qu'il est nouveau.
Mais, dès qu'il se frippe ou s'use,
Une âme chère à la Muse
Le traîne avec déplaisir
Ainsi qu'une loque usée
Dont sa noblesse offensée
Rêve de se dessaisir.

Ténébreuse chiffonnière
Achète-moi ce haillon !
Quelque gueux, à sa manière
Peut le trouver bel et bon.
Ayant mes tempes encloses

De noirs lauriers et de roses
Jusqu'au bout de mon été,
Grand frère, je me sens digne
De partir nud, où désigne
Mon goût d'immortalité.

Le matin des Martigues.

A Charles Maurras.

Ce fut au temps qu'il faut que la raison nous parle,
Un matin de naguère où je redévalais
D'un séjour dans le grand et silencieux Arle
Vers ces purs horizons d'eaux riches en reflets.

Les morts n'écoutaient plus les abois de Cerbère ;
Les vivants respiraient, tous leurs sens grand ouverts,
Sous le ciel qu'emplissait l'aube, l'étang de Berre
Par sa teinte évoquait la Déesse aux yeux pers.

C'est alors que, chassant les images confuses
Dont m'avait obsédé de nordiques prisons,
J'ai retrouvé le Chœur des véritables Muses,
Apollon et ses traits, Minerve et ses raisons.

« La plus belle lumière est au ciel des Martigues »,
Ciel d'un bleu suzerain qui fait pencher sur l'eau
Plate, parmi les clars, les lones et les digues,
Des spectres de maisons sans trouble, sans halo.

Aussi vivants noyés qu'ils sont dans la lumière,
Dans l'air incorruptible et l'arome marin,
Dans leur réalité colorée et première
Sous l'éclat du vieux ciel homérique et d'airain.

Printemps surgi plus net qu'un glaive de sa gaine !
Fini l'instant pensif du Nocturne aux yeux ronds,
Le chœur allait, avec la Chouette pour marraine
Et mêlait bellement des crins sombres ou blonds ;

Il passait, virginal, gonflé de cette grâce
Que dictait le vrai nombre à ces corps reconnus
Et dont le soleil fit des anges dans l'espace,
Léda ! l'aile du cygne épousant leurs bras nus.

*

Parce qu'un de tes fils respecte Mnémosyne,
Martigue, on peut élire avec sécurité
Sa voie en contemplant cette engeance divine,
Et, de pitié sourire au Sarmate irrité.

Dans la troupe charmante et traditionnelle,
J'ai choisi l'amoureuse et guerrière Erato ;
Je garde sur mon front la fraîcheur de son aile,
Je réchauffe mon cœur aux plis de son manteau.

Pour vous, Charles Maurras, qui sur ces bords naquîtes
Et que l'intelligence y saura retrouver,
Qui défendez, parmi les Daces et les Scythes
Ce qu'il faut rétablir, ce dont on doit rêver

— Mais rêver pour agir, dans l'horreur de cet âge
Où la sauvagerie est reine à l'Orient —
Rendez-nous à jamais le chant et le courage :
Dernier patricien, je suis votre client.

Nulle porte au désordre ; et gardons-nous de faire
Un singulier rimer avec un pluriel ;
Imitons, dans nos vers, la voix que toute sphère
Emet dans le concert harmonieux du ciel ;

Observons le décret sans appel qui dédie
La règle au rythme, comme aux nations des rois,
Et n'oublions jamais que la même harmonie
(A dit Platon) régit la Musique et les Lois.

Que si trop tard avaient dans le désert du monde
Retenti tes accents prophétiques, ton nom
Resterait aussi pur, ton œuvre aussi féconde
Que le temple de Nîmes ou que le Parthénon :

La Vérité se rit des fureurs du Barbare ;
La Beauté se révolte et survit contre lui,
Et du sol manœuvré ressurgit le Carrare
Et la Colonne évoque un temple en pleine nuit.

Si vers des sorts hideux notre histoire est menée
Esclave et bassement, j'en sais qui garderont
Amante éprise d'eux la Méditerranée,
Et l'azur de son ciel en guirlande à leur front !

L'automne et le laurier.

Pour Fernand Mazade.

Faut-il que sur le Styx l'asphodèle se fane ?

F. M.

I.

Perséphone, au moment que la nuit t'est donnée,
Où le printemps te voit t'éloigner de tes sœurs,
Ne pense pas ta vie à ce monde bornée :
Ta royauté réelle est établie ailleurs.

Le char retentissant du Dieu qui te réclame
A franchi d'un grand bond les bornes du Soleil.
Ton corps pleure un baiser, ton âme implore une âme.
Comme mon jeune rêve à ton sort fut pareil !

L'Etna riche de feux, de luttes et de danses
Dominait tes loisirs candides et lascifs.
Les flûtes des bergers y nombraient les silences,
L'Etoile de Vénus naissait entre deux ifs.

Que l'amour et la mort soient les unique choses
Qui puissent couronner et ton front et le mien ;
Perséphone, ma sœur, les funéraires roses
T'en persuaderont dans l'enclos stygien.

On dit tout regretter de ce qui fut la vie.
Et cependant, quel bien se réserve au delà,
Même à qui fut de ceux que le bonheur convie,
Même à qui fut de ceux qu'une femme appela !

Les mots humains n'ont pas la force de le peindre,
Les seuls initiés en goûtent la valeur,
Et qui de ses vertus ne perçoit que la moindre
Sent tout autre désir qui lui faut en son cœur.

Un autre aussi connut les triomphes funèbres
Qui te disait : « *Dépose enfin tes lourds pensers.*
Il est d'autres soleils aux plaines des Ténèbres,
Tant d'oiseaux par les vents souterrains balancés !

Un arbre richissime, en un verger opaque
Se revêt d'un parfum de fruits éblouissants,
Tels que l'air en reluit, que la ramure craque...»
Ainsi chantait Claudien voici dix-sept cents ans.

Puissé-je, étant allé plus avant sans encombre,
Clarté des cieux d'en bas ! en avoir rapporté
Ce que dans un baiser pouvaient tes lèvres d'ombre
A ma bouche mortelle offrir de vérité.

II.

Les maîtres de nos jours, s'ils existent, j'espère
Que l'un a les grands yeux des titans foudroyés
Dont le pâle regard respire la colère ;
Mais j'en sais un guettant pèlerins et noyés
Près du fleuve, au pays où j'aime Perséphone ;
Il n'est plus là de jour, il n'est plus là de nuit ;
L'Automne en son miroir sourit à son Automne,
Un farouche silence assassine tout bruit.
Par là, les pèlerins, les noyés sans reproche,
Vagabonds innocents marqués pour l'autre ciel,
Caressent le roncier, se frôlent à la roche
Le gosier assoiffé d'un nectar éternel.
Un paon qui fait la roue est de perle et de nacre.
Nos couleurs en ces lieux n'ont plus leur nom d'ailleurs,
Car il faut vivre pour qu'un de nos sens consacre
En des parlars humains sons, goûts, couleurs, senteurs.
Ici, privé de ceux qu'aux pays de la Terre
On doit abandonner comme de mauvais serfs,
Il n'en est qu'un dont nul ne se pourrait distraire :

La chanson de l'amour sur l'ombre de nos nerfs.
A part cela, plus rien du néant que nous sommes,
Une lucidité mélancolique un peu
Nous y fait bien comprendre, ô mes frères les hommes,
Comme facilement on pourrait être un dieu.

III.

Puisque tu me connais, je résume ; tu sais
A quoi mon existence entière s'est vouée :
L'orgueil d'agir en maître envers ma destinée,
Quelque amour de la gloire et l'horreur du succès.

J'écoute avec plaisir qu'on me dise niais
Pour des raisons parfois qui laissent étonnée
Ma muse dont la tâche à présent est bornée
A juger si mes vers sont ou non bien français.

Frère, ce que l'on dit de moi m'est inutile.
L'insulte a quelquefois, don charmant et facile,
La chance de trouver sa riposte en un vers.

Mais la louange m'est comme une peine étrange ;
Et quel besoin, ayant construit mon univers,
De le survoler grâce aux ailes d'un bon ange ?

V aria.

I.

L'adolescent pensif et la vierge timide
Ont gravi le coteau qui découpe l'azur ;
Il flotte sur leurs yeux quelque chose de pur
Un astre naît au ciel et semble qu'il les guide.

Elle, son rire a des reflet de fleur humide,
Son sein, aucuns moments, s'enfle comme un fruit mur ;
Lui semble le berger qui, d'un jugement sûr,
Consacra la plus belle au sommet du Mont Ide.

Mais, ayant tout là-haut touché l'astre du front,
Vers la vie et la nuit lorsqu'ils redescendront
En trébuchant le long d'un chemin de traverse,

Pourvu que quelque dieu sylvestre ami du noir
Dans l'herbage brûlant n'aille pas faire choir
Les deux purs jouvenceaux de sa paume perverse !

II.

LES AMIS MORTS.

J'éprouve avec ennui que mon cœur qui se croit
Déshonorablement indulgent et facile
S'offense quelquefois de cette ardeur hostile
Q'apportent tels amis à me montrer du doigt.

Mais mon orgueil m'enseigne à demeurer mon roi,
De savoir rire encor d'une démarche vile,
M'entendez-vous qui me quittez pour une ville
D'ombre, d'intrigue, d'or, d'esclavage, d'effroi ?

J'irai rythmant les chants que la forêt enseigne,
Près de la mer, captif par elles de ton règne,
Mon Dieu de qui l'azur est le seul conseiller !

Ta Vérité suprême à mes lois se conforme
Et du petit puits noir que m'est mon encrier
Tu la verras surgir, toute blanche, sous l'Orme.

III.

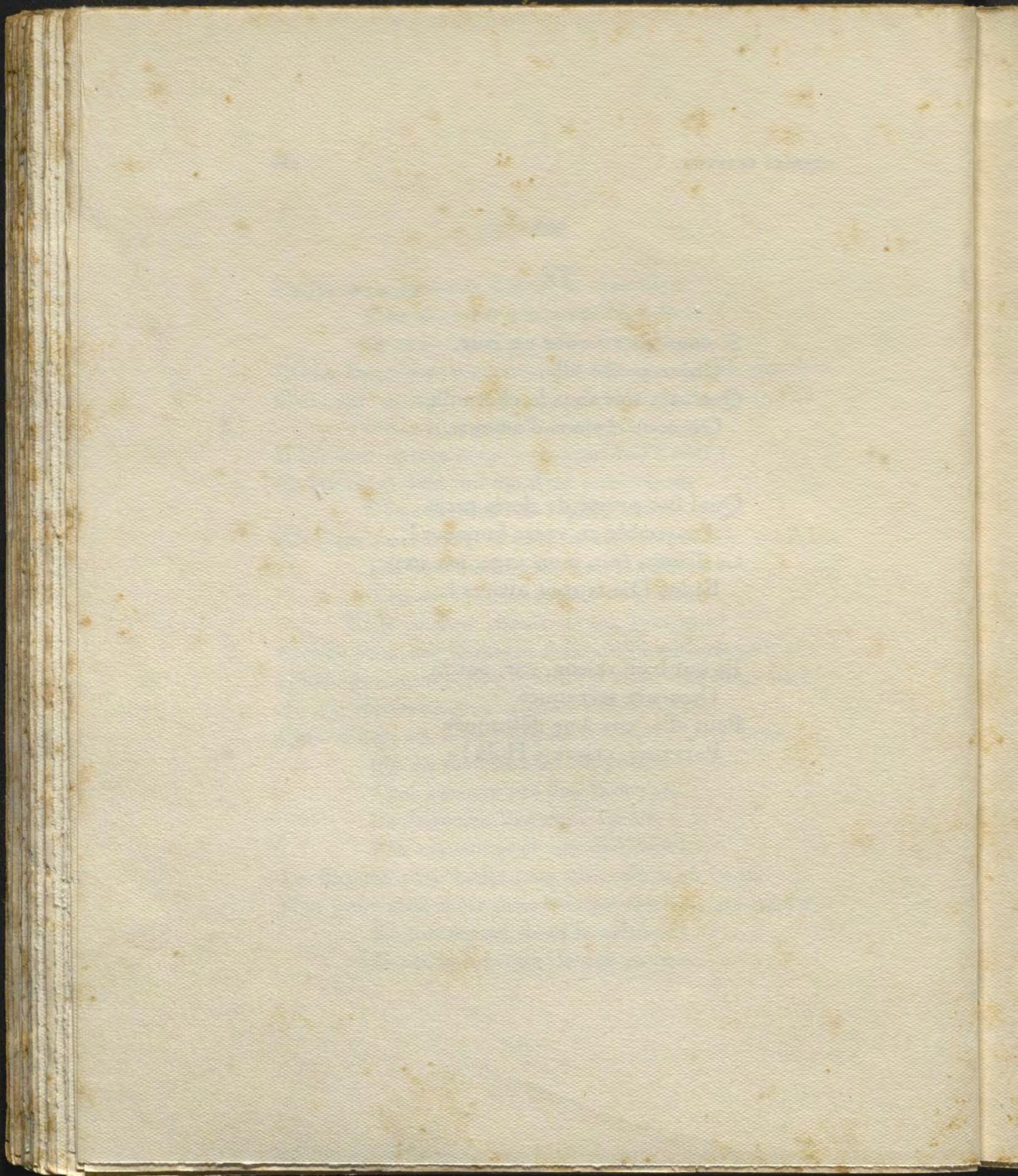
Petite amie au cœur délicat et tremblant
Comme celui des roses blanches,
Je sens bien que tu fais semblant
D'être heureuse ; ton front, quand vers moi tu le penches,
C'est sur un myrte aigu que ploie un rosier blanc !...
— Je n'ai pas toujours été sage...
Il me faut, même encor, revenir de l'Enfer ;
Et les rides déjà qui cinglent mon visage
S'imposent à ton regard clair.
Ah ! que de jours, pourtant, m'étaient promis, sublimes
Ou charmants, lorsque je connus
Ton nom, si favorable aux rimes
Et le parfum chaste de tes bras nus !
Quelle immense jeunesse éclatait en moi-même !
Quels pouvoirs d'être grand j'y réservais pour toi !
Je n'y retrouve plus, à cette heure, la foi
Qui, m'eût, un soir, dicté de te dire : « Je t'aime... »
Qu'en restera-t-il ? un poème ?
Ceci même n'est pas bien sûr.
Ils demeureront dans l'azur,
Ma couronne et ton diadème !...
La flamme aura brûlé trop vite. Je m'en veux,
Non pour moi, mais pour toi qui méritais ma gloire
Et ton renom dans la mémoire
Du plus lointain de nos neveux.

IV.

Si vous me revenez un jour,
Chère petite fille,
Que cela soit sous la charmille
Où nous rêvions d'amour...

Quel flot pressé de rimes rares
J'assemble en votre honneur !...
Le Temps fuit, mon ange, ma sœur,
Et les Dieux sont avares !

Ils ont bien raison, car, sur la
Demeure terraquée
Peut elle, une âme détraquée
Par vous, crier : « Holà ! »



Xavier de Magallon.

Xavier de Maillan

Jour d'Été.

Mon DERENNES, Les monts se fondent de lumière
Et leurs flancs sont si doux en l'espace azuré
Qu'à les voir tu dirais que de l'aube première
Leur sang céruléen est encore enivré.

Soudain de leurs hauteurs s'élance ma tendresse
Par-dessus tant de champs, de meules d'or liés,
Jusqu'à l'île d'amour où ton regard caresse
L'océan gémissant et grondant à tes pieds.

Au ciel d'été, splendide est la flamme solaire
Baignant le globe heureux de fécondes ardeurs,
Et plus splendide encor l'amitié chaude et claire
A la cime de l'âme et dans ses profondeurs.

La brûlante saison fourmille d'amoureuses...
Que le nom des amis soit aujourd'hui fêté,
Tant qu'ils mêlent, au fil des heures bienheureuses,
Les feux de leur génie aux feux du bel été !

A quelle lèvres en fleur, du mystère friande,
VALÉRY dans la gloire en cueille-t-il le miel ?
Où NOAILLES, dis-moi, d'une chaleur plus grande
Fait-elle en fusion tomber l'éclat du ciel ?

CAMO fend-il, suivant de nouvelles délices,
L'indique mer d'orgueil et de joie écumant,
Ou bien son Roussillon d'heures tendres et lisses
Le berce-t-il, aux bras des déesses dormant ?

Pendant qu'en mille amours embrasé d'un seul rêve
FERNAND MAZADE rend éternel le moment,
Court le monde et, partout, charmant l'azur, élève
La strophe d'or, la coupe où tient le firmament.

Et GASQUET, qui n'est plus ! Ah ! lui, de l'invisible
Foule le sol réel, jusqu'à nous reflété :
Le chantre des Printemps chante vainqueur paisible
Non l'été, mais les sources même de l'été.

Puissant animateur des ombres léthargiques
Son hymne se répand d'espérance éperdu
Si haut que dans la nuit aux silences magiques
Je suis sûr bien souvent de l'avoir entendu.

Moi, DERENNES, je suis aux cieux de mon aurore,
Dans l'ombre et le rayon des grands bois murmurants
Où croyant immortels les jours qu'elle dévore,
Ma jeunesse volait avec l'eau des torrents

Ces Olympes couvrant ma Provence natale
Vers leur cime en naissant m'ont fait lever les yeux :
Sur les degrés de la montagne orientale
J'ai vu venir à moi les matins glorieux.

La Provence est couchée à leur ombre, et la rose
S'appuie à leur granit où se brise l'hiver ;
De leurs plateaux et par leurs gorges, blanche et rose,
Regarde ! dans le ciel Vénus naît de la mer.

Et que la mer épanche en la forêt de l'Alpe
Un chant grave à celui de ses rives pareil
Ou les grands fronts nus, que la tempête scalpe,
Se baignent, en silence aux nappes du soleil,

Ces Titans, des éclairs la tête déchirée,
Que décharnent les vents, que labourent les eaux,
Dont l'alme face rit de se voir effleurée
Par le bond des chamois et le vol des oiseaux,

Ces aïeux de la terre au chaos échappée
La soulevant encor d'un effort solennel,
Sur les mille remous de l'humaine épopée
Inflexibles gardiens de quelqu'ordre éternel,

Vois : l'été caressant les vêt de fine gaze ;
Brin d'herbe, goutte d'eau, tout jette sa lueur ;
Et les pics monstrueux ne sont plus, en extase,
Que flambeaux parfumés, consumés de bonheur !

Va ! leur masse muette et qui semble immobile
Est emportée aussi du même vol fatal
Que ton fauve océan, dont la rumeur hostile
Brise sur l'horizon la voûte de cristal.

Tous, cieux et terre et mer, et l'aigle et la colombe,
Sur la pente des lois sont ensemble entraînés ;
Tous, avec ce qui vole, avec ce qui retombe,
Au cercle des destins sans rupture enchaînés.

Accueillons le matin et le soir, cher DERENNES !
Au creuset de nos cœurs transmuons cet été,
Buvons le vin loyal des minutes sereines,
Rien jamais ne fera qu'elles n'aient pas été !

Au bord fuyant des jours et des métamorphoses
Je me pose sans fin l'antique question,
Qu'à ton âme sans doute ainsi que moi tu poses :
Où donc va la pensée ? Où donc va l'action ?

Mais, si nul n'a jamais percé le mur des causes,
Le vrai sage saura s'en tenir à l'effet
Et, dans le doux éclat du soleil et des roses,
Servir du monde au moins ce qu'il eut de parfait.

Fol qui veut trop presser l'énigme insaisissable !
Crains d'irriter le sphinx à force d'insister !
Lis plutôt ce qu'écrit la vague sur le sable :
DERENNES, l'existence a pour but d'exister.

Pour la vouloir refondre à la forme des songes
Tu sais ce qu'ont semé tant de crieurs d'amour,
Quel empesté gravier d'infertiles mensonges,
Base superbe aux pyramides de Timour.

Pour avoir de leur âme excédé la puissance
Et jeté leurs filets derrière l'horizon
Qu'en est-il résulté que des cris de démence
Et des fruits de dégoût, si ce n'est de poison ?

Livrée au vain essor d'une impossible idée
Tu sais quel sillon trace au sol ensanglanté
La race des mortels par eux persuadée,
Et ce cirque des dieux, et leur férocité !

Ceux-là seuls ont aidé leurs frères sur la route
Qui se fiaient à l'œil, à l'oreille, à la main
Pour conquérir la vie et pour tuer le doute
Par l'éclat du regard et du sourire humain.

Fécond sera ton art si selon la cadence
Les êtres et les mots y viennent se ranger,
Si sur l'ordre profond qui porte toute danse
De ta vague à ma cime on les voit s'étager.

Tu feras l'homme bon, juste, heureux, fort et libre
Qui saura que l'amour et non pas seul le fer
Déroule en harmonie et tient en équilibre
L'impassible montagne et l'inconstante mer.

DERENNES, à genoux sur les degrés du temple,
Plongé dans l'ineffable et lyrique unité,
Je t'adresse ces vers tandis que je contemple,
Effusion d'ardeur et de sérénité.

Je sais, crois-le, je sais le cœur qui se déchire,
Et je sais l'amour fondre ainsi que le soir bleu,
De toutes les douleurs je connais le délire
Et les yeux de la mort, et les yeux de l'adieu.

Mais que la volonté sur les destins l'emporte !
Ces douleurs je les prends et, comme un tas d'osier,
Tandis que la lumière est au ciel la plus forte
Et que brille l'été, je les jette au brasier.

DERENNES, célébrons la vie ample et sublime !
La mort, saluons-la comme Léopardi
Qui, trouvant doux encor le naufrage en l'abîme
Radioux, y dévoue un cœur tendre et hardi.

Certes je n'avouerai de la mer, ni du fleuve,
Ni des fleurs, ni des cieus sur les monts se penchant
Qu'ils sont vains, s'ils ont fait à mes yeux cette preuve
Qu'ils pouvaient être objets, poète, de ton chant.

Chante-les, chante l'air et le navire et l'onde,
Et dans les bras du ciel la terre se pâmant ;
Fais-nous étinceler les facettes du monde,
Arrache tous ses feux au vivant diamant.

Chante et joue à ton gré de toute créature,
Féconde le désert, ranime la cité ;
Plonge au double mystère où nous fuit la nature,
Les gouffres de l'infime et de l'immensité.

L'un de nous a des nuits vu croître l'herbe sainte...
Écoute du grillon l'amour aux humbles cris,
Surprends au clair-obscur de la journée éteinte
Le vol plein de conseils de la chauve-souris ;

Toi qui sais replier comme éployer tes ailes
Du limon à l'esprit ressaisis le lien,
L'inflexion d'amour au cou des tourterelles
Et l'ébauche du rire à la face du chien ;

Ou, plus heureux qu'ORPHÉE, arrache à Perséphone
Ses victimes, non pas à la pointe du fer
Mais de ton chant si doux, si fort, dès qu'il résonne,
Qu'il trouble et qu'il émeut jusqu'au cœur de l'enfer.

Chante, car terre et cieux ne sont rien que fumées
Hors du chant, vains jouets de l'ombre et du soleil...
O sommets foudroyés, ô plaines embaumées,
Éblouissante image au fond d'un noir sommeil!

Leurs essences pourtant coulent dans ta pensée
Plus haut que ce qui meurt et que ce qui fleurit
Sur la trame du temps sans fin recommencée
Aux racines de l'être, aux foyers de l'esprit ;

Et le rythme leur donne, où tu les tiens encloses,
De renaître sans fin : l'invisible hauteur
Inépuisablement verse aux germes des choses
L'eau fertilisatrice et le feu créateur.

Tout le secret du monde est dans son harmonie,
Crains, si tu te taisais, de voir s'évanouir
Le radieux été, vrai fils de ton génie,
Puisqu'en lui seul il peut vraiment s'épanouir.

De ton doigt caressant cours les flancs de la sphère ;
Scrute de quel émoi tu les sens palpiter ;
Le rêve et l'imposture ont beau dire et beau faire,
L'univers n'a qu'un sens, il ne veut que chanter !

Vois ! la face des eaux et des monts se fait brune
Et, tremblante, se voile en d'obscures splendeurs,
Et le soupir d'amour de la terre à la lune
A peine est moins profond que celui de nos cœurs.

Pendant que je t'écris le monde se transforme,
Les amoureux contours vont se vaporiser,
Et sur les humbles fleurs de la montagne énorme
Les astres doucement sont venus se poser.

Je suis sur la montagne, et l'immense féerie,
Enchantant les déserts comme les nations,
DERENNES, a vers toi mené ma rêverie
Par le chemin luisant des constellations.

Je te vois, je te vois sur la plage argentée
Où la vague en fuyant laisse des traces d'or,
Et, des grèves du ciel quand la plus écartée
T'aurait pour habitant, je t'y verrais encor.

Le vent déjà fraîchit. Il faut claquer les toiles
Des barques s'envolant aux lointain bleus et verts,
Silence. Je te vois. Tu médites des vers.
La sainte lyre sonne, entraînant les étoiles.

L'autre Ombre.

Toi.

Tu portais, Splendeur qui te voiles,
Le secret des enchantements
Et la musique des étoiles
En chacun de tes mouvements.

Et soit affinités confuses
Soit vouloir d'une hante loi
Je l'ignore... Mais les neuf Muses
Étaient toujours auprès de toi.

Sans un nuage qui la ride
Sur les beaux jours que tu dorais
Ton âme s'épanchait limpide
Comme la source des forêts.

Vois ! la face des eaux et des monts se fait brune
Et, tremblante, se voile en d'obscures splendeurs,
Et le soupir d'amour de la terre à la lune
A peine est moins profond que celui de nos cœurs.

Pendant que je t'écris le monde se transforme,
Les amoureux contours vont se vaporiser,
Et sur les humbles fleurs de la montagne énorme
Les astres doucement sont venus se poser.

Je suis sur la montagne, et l'immense féerie,
Enchantant les déserts comme les nations,
DERENNES, a vers toi mené ma rêverie
Par le chemin luisant des constellations.

Je te vois, je te vois sur la plage argentée
Où la vague en fuyant laisse des traces d'or,
Et, des grèves du ciel quand la plus écartée
T'aurait pour habitant, je t'y verrais encor.

Le vent déjà fraîchit. Il faut claquer les toiles
Des barques s'envolant aux lointain bleus et verts,
Silence. Je te vois. Tu médites des vers.
La sainte lyre sonne, entraînant les étoiles.

L'autre Ombre.

Toi.

Tu portais, Splendeur qui te voiles,
Le secret des enchantements
Et la musique des étoiles
En chacun de tes mouvements.

Et soit affinités confuses
Soit vouloir d'une hante loi
Je l'ignore.... Mais les neuf Muses
Etaient toujours auprès de toi.

Sans un nuage qui la ride
Sur les beaux jours que tu dorais
Ton âme s'épanchait limpide
Comme la source des forêts.

Quand l'être de fange, l'hyène
S'est dressée en ton blanc chemin,
Tu sus sans un frisson de haine
L'écarter de ta douce main,

Et, de ta grâce magnanime
Même à l'infâme faisant don,
Ton tendre sourire sublime
Ne l'écrasait que de pardon.

Mais la pitié, mais la justice
N'ont jamais de leurs grands accords
Touché sans qu'elle retentisse
La chaude lyre de ton corps.

Jamais rien d'inique ou d'immonde
Ne t'a vu des yeux résignés ;
Toutes les misères du monde
T'arrachaient des cris indignés.

O toi dont l'exquise faiblesse
Qui n'eût pas trouvé de vainqueur
Ne montrait rien que la faiblesse
Et le poids sacré de ton cœur,

Toi dont la caresse infinie
Sur le champ d'or des temps nouveaux
Semait les germes du génie
Enfanta l'âme des héros,

Toi dont se mouillait la paupière
A tout soupir, à tout adieu,
A toute larme de la terre,
Tu peux paraître devant Dieu.

Ensemble.

Mon sort avec le tien s'est ensemble accompli,
Rien n'y peut désormais faire le moindre pli,
Car mon ciel, sur ma tête inflexiblement beau,
Est de marbre, comme celui de ton tombeau.

O têtes amoureuses !

Que j'aime, têtes amoureuses,
A voir votre rapprochement !
Mais, toi, dans tes demeures creuses,
O mon amour, sens-tu comment,

Toujours, en tout lieu de la terre,
En pleine foule avec toi seul,
Ma pensée à ton être adhère
Plus étroite que le linceul !

Doux visage.

Ah! d'où vient que mes yeux, quand la lumière est blonde,
Quand le soleil flamboie et fuse en mille fleurs,
Ne t'aperçoivent plus, doux visage du monde,
Que tout voilé de pleurs !

Secrets.

De vos secrets j'avoue une ignorance entière,
Mais n'importe les lieux où votre seuil conduit,
C'est vers Elle... Ouvrez-vous, portiques de lumière !
Ouvrez-vous, porches lourds de la profonde nuit !

Nuit.

Craindre la mort qui nous joindra ? J'espère en elle !
Dans l'ombre tous les deux, que m'importe le jour ?
J'entrerai plein d'extase en la nuit éternelle
Si l'éternelle nuit est une nuit d'amour.

Imprudence.

« Ne fais pas, » me dis-tu, « de promesses peu sûres !
Imprudent ! crains plutôt de tomber de la tour !
Prends garde aux douces mains qui pansent les blessures,
Car le cœur déchiré s'ouvre mieux à l'amour . »

Mais plus que tu ne crois des âmes sont profondes !
Vois : chacun, à pleins bords du gouffre qu'il remplit,
Pareils et sans fissure entre leurs hautes ondes,
L'amour coule en mon cœur et le Rhône en son lit.

Frémissements.

Mon cœur, dis-tu, frémit encore...
Oui, oui ! Mais de me souvenir,
Comme en se rappelant l'aurore
Frémit le jour qui va finir.

Le fleuve.

Ainsi qu'un jeune roi s'avance vers son trône
Tu t'élevais, soleil, dans le ciel du matin
Et le train m'emportait aux bords brillants du Rhône
Et tout mon cœur en fleur acclamait le destin.

Mais alors mon amour flamboyait dans mon âme
Plus que toi dans l'azur immaculé du ciel ;
A présent il fait nuit en moi : ta vive flamme
N'y colore qu'à peine un silence éternel.

En vain toute ténèbre à ton aspect recule,
Le Rhône gris frissonne à travers les roseaux,
Je ne vois qu'Elle au fond du grave crépuscule
Tête amoureuse et pâle et flottant sur les eaux.

Sommeil.

Le train fuit... Et par la portière
Je vois là-bas, à l'horizon,
Ce blanc quartier du cimetière
Où nous logeons cette saison.

Mais je ne vois pas apparaître
Ton grand sourire caressant.
Quoi! tu n'est pas à la fenêtre
Pour me faire signe en passant ?

Mais il est tard, mon adorée !
Il est neuf heures, mon trésor !
Vois : la ville est toute dorée,
Et mon amour qui dort encor !

Étoile.

Au restaurant... De belles filles
Font assaut de grâce et d'humour.
Laisant cette mousse d'amour
Je te parle à toi, toi qui brilles

Là-haut, si loin... Car la fenêtre
S'est ouverte à la vaste nuit,
Une étoile vient d'apparaître
Dont le tendre regard me suit.

Est-ce elle, blanche entre les blanches,
Qui t'abrite en ses flancs parfaits ?
Est-ce de là que tu te penches
Pour regarder ce que je fais ?

D'une oreille vague j'écoute
Le bruit de la foule dansant,
Mais de l'autre mon âme toute
Se tend vers l'astre caressant

D'où tu te penches, il me semble...
Et les propos insoucieux
Poursuivent... Cependant je tremble
De te voir si haut dans les cieux.

Rêve.

O Chimère, ô Déesse, Ange pur et vivant,
Certes je sens ton vol autour de moi mouvant.
Les flèches du destin prenant l'homme pour cible
Je les sens se briser en ta main invincible.
Mais soudain, à l'abri du chêne ou du fayard,
Et fût-ce sous les traits d'un cerf ou d'un vieillard,
Ah! est-ce une folie? un rêve? que peut-être
A mes yeux un instant tu pourrais apparaître?

Visite.

J'ai trouvé cette nuit que tardait trop l'aurore,
J'ai traversé la ville en son profond sommeil,
Et vers ta blanche couche avant qu'elle se dore
J'ai couru, je voulais devancer le soleil.

Je voulais sur toi toute, et sans que tu t'éveilles
De ce grand songe étrange où tu t'ensevelis,
Répandre ces œillets et ces roses vermeilles
Et ces vers, dans les yeux des étoiles cueillis.

Sillage.

Je marchais sur les pas du héros de Virgile...
Enfin il touche au but et sa pensée agile
A travers le naïf langage d'un enfant
Reconnaît tout à coup l'oracle triomphant.
Il invoque les dieux, et la terre promise.
Je partage l'enthousiasme et la surprise,
Je suis le cours du beau fleuve virgilien ;
Je sens bondir mon cœur d'un rythme égal au sien.
O combats ! ô travaux ! ô tendresse ! ô victoire !
Tous les feux de l'amour et les feux de l'été
Renaissent à la fois dans mon cœur transporté ;
Je saisis, j'entrelace et l'épée et la lyre !...
Et puis le lourd réel tombe sur ce délire,
Je me souviens que tu n'es plus à mon côté.
Adieu, ferveur, puissance, extase ! adieu, beauté !
Adieu, souffle des bois et des lèvres ! ce monde
N'est plus pour me toucher... Par la flamme ou par l'onde
S'il est d'autres chemins à de féconds essors,
Qu'ils s'ouvrent, au delà de l'empire des morts !

Mensonge.

Ils me disent que tu es morte,
Mais je sais bien que l'on me ment.
D'où viendrait l'élan qui m'emporte,
Et ce feu vital ? et comment

Battrait toujours, ardent, sonore,
Dans ma poitrine ce moteur
Si tu ne respirais encore,
O mon souffle, ô cœur de mon cœur !

Flamme.

Et soudain, flamme ressurgie,
Enthousiasme, tu me mords,
Et plus en moi s'accroît la vie,
Plus j'étreins le peuple des morts.

Tout le décor de l'heure impure
D'un coup de vent s'est effacé,
Ton doux sourire qui fulgure
Baise mon cœur bouleversé.

Et l'on me dit : « Quoi ! seul sans cesse
Sans nulle compagne, pourquoi ? »
Nul ne voit la haute princesse,
L'Ombre assise en face de moi.

Dieu.

Avec qui de cette sorte
Causez-vous donc en tout lieu,
Seul, ayant fermé la porte ?...
Mais avec ma morte et Dieu !

Le conseil.

Parfois de bons conseils tu reviens m'assiéger,
Tu me dis : « Relisons ensemble un peu d'Homère !
Rentre au combat ! Ne vois-tu pas cette lumière ?
Ne sens-tu pas autour de toi ce vol léger
Et, contre tout péril prêts à te protéger
De ton casque dardés, les yeux de ta chimère ? »

Brasier.

As-tu vu ce matin au soleil exposées
Soudain s'évanouir les gouttes de rosées
Dans le grand brasier bleu ?
Ainsi puissent, au jour d'une plus belle aurore,
Nos âmes, adorant le feu qui les dévore,
Se fondre au cœur de Dieu !

Visages.

O visages d'amour à nos yeux disparus
Que nous cherchons dans l'ombre à tâtons, bras tendus,
Qu'importent vos départs, puisque nous vous suivrons ?
Non vous n'êtes point morts, car nous aussi mourrons !

Attente.

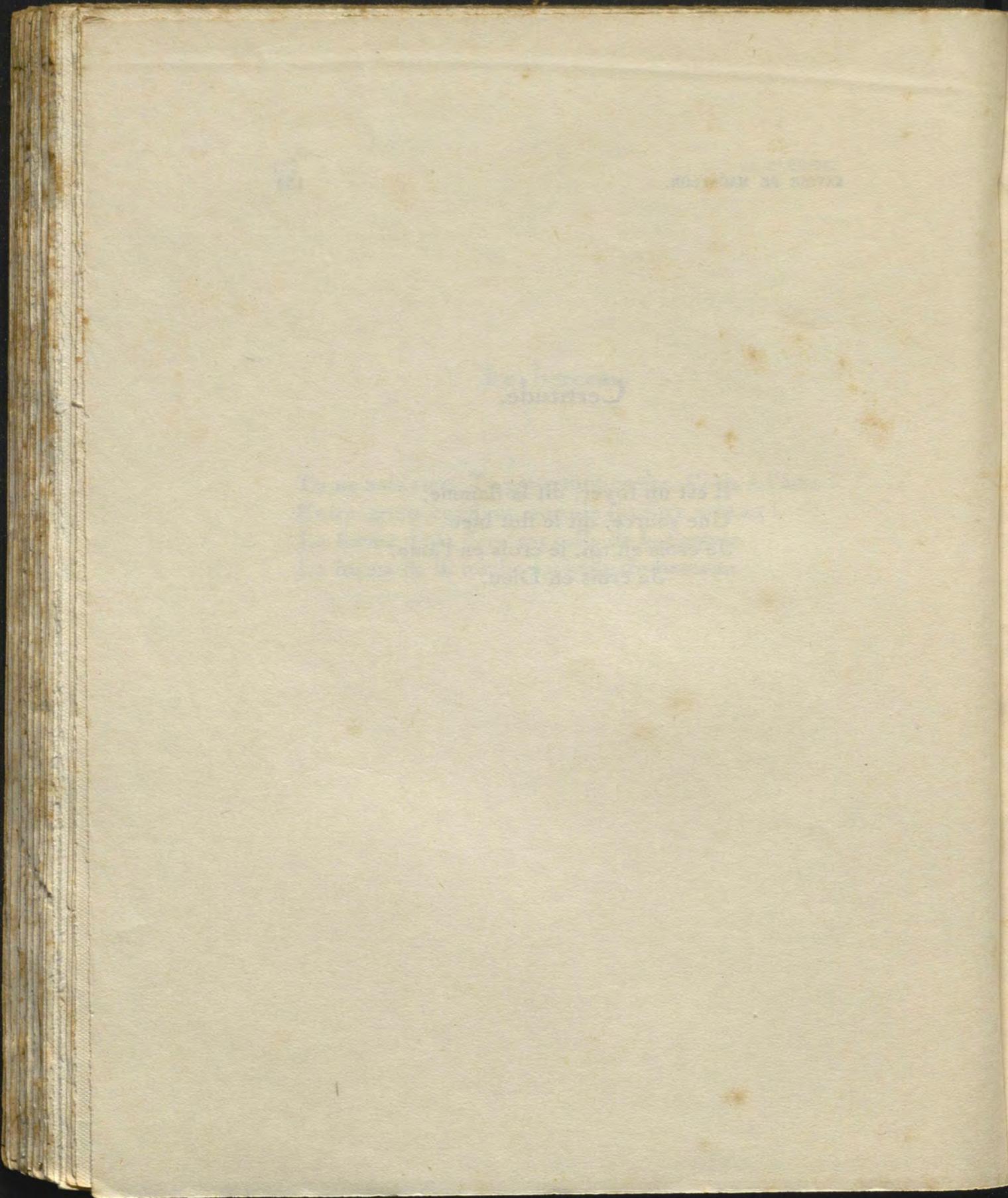
J'ai fait le tour de l'âme et fait le tour des choses,
Et mon cœur tour à tour joyeux et gémissant
A vu le doux soleil se lever sur les roses,
A vu le dur soleil se coucher dans le sang.
J'attends d'autres secrets de la nuit qui descend.

Le berceau.

Tu ne sais rien. Tu peux tout croire. Crois à l'âme !
Entre, cœur confiant, sous le funèbre arceau !
La forme de la fleur est celle de la flamme,
La forme de la tombe est celle du berceau.

Certitude.

Il est un foyer, dit la flamme,
Une source, dit le flot bleu.
Je crois en toi, je crois en l'âme,
Je crois en Dieu.



Fernand Mazade.

Fernand M. ...

L'anneau.

J'allais rêver
Au bord de l'eau
Quand j'ai trouvé
Sur le pavé
Ce bel anneau.

Il est ancien,
En métal vert
Comme la mer.
Est-il païen ?
Il sonne clair.

Est-il chrétien ?
Il m'a semblé,
O mon destin,
Qu'il te convient.
Aussi je l'ai

Mis à mon doigt.
Anneau d'honneur
Et de douleur,
Anneau d'un roi :
Le roi de cœur.

Cœur en guerre.

Vers un site rocheux soudainement porté,
Mon cœur a disparu, mironton mirontaine !
Vainqueur en l'aventure admirable et lointaine,
Reviendra-t-il à Pâque ? ou pour la Trinité ?

Reverrai-je ce cœur aux archaïques armes,
Expansif et jaloux, timide et turbulent,
Si vite dédaigneux et plus vite brûlant
Et qui naquit, parmi les danses, dans les larmes ?

Le reverrai-je à Pâque ? Attendrai-je Noël
Avant que de nouveau je le sente en moi battre ?
Où va-t-il ? Voudrait-il que pour lui Cléopâtre
Remontât des enfers ou descendît du ciel ?

"

Près d'un étang qui berce un esquif nostalgique,
Au pied d'une colline où mûrit le maïs,
Vous réveillera-t-il, équivoque Thaïs,
Païenne volupté, délice évangélique ?

Féminine apparence ayant l'ardeur qu'il a
Et sa langueur, âme et baisers divins d'Hélène,
Peut-être vous a-t-il rencontrés dans la plaine
Où l'orgueil de souffrir et d'aimer l'appela.

Peut-être en la forêt où les biches sommeillent,
Sous l'orme où la chouette ulule par instant,
Vous a-t-il retrouvée, amante de Tristan,
Noble Yseult, Yseult blonde aux tressaillantes veilles.

Et peut-être sur la cavale au trot amblé,
Reviendra-t-il avec la légendaire coupe
Et, cerné de rubans naïfs, ayant en croupe
La belle que chérit le feu roi de Thulé.

J'y croyais (ô Seigneur, je dois y croire encore) :
Et fidèle, attendant de mon cœur le retour,
J'ai sur la tour de guet, j'ai du haut de la tour
Suivi les pas du soir et le vol de l'aurore.

Je croyais : et parmi mon espoir anxieux
J'ai regardé les boucs courir la pretontaine,
J'ai regardé danser, mironton mirontaine !
Dans le val clair-obscur les derniers demi-dieux.

Je croyais : et j'ai vu le long de la coudrette,
Le long de la prairie et du breuil embaumants,
Le long des deux ruisseaux, passer beaucoup d'amants.
O Seigneur, nul d'entre eux n'avait la blanche aigrette.

Pas un de ces passants ne portait l'anneau bleu,
Le magique saphir qui fiance aux chimères.
Aucun de ces mortels aux désirs éphémères
N'avait à la poitrine une rose de feu.

Certes, je n'ai d'amours trop promptes nulle envie.
Mais Pâque a déjà fui : Pâque et la Trinité.
Les larmes d'espérance ont mes yeux dévasté.
Sur la tour finirai-je, homme en rêve, ma vie ?

Où, quand se sont donnés les combats ? Quels combats ?
Personne ne sait rien de cette étrange guerre.
Et j'ai beau regarder, mon cœur ne revient guère ;
Et j'ai beau l'appeler, mon cœur ne revient pas.

Musique.

Autour de nous, dans les soirs moins pâles,
Dans les matins qui se font petits,
Dans le feuillage et dans le lattis,
Ne brûlait plus la voix des cigales.
Les rossignols sont aussi partis.

Sans la musique on serait morose.
Alors j'ai pris, parmi les réseaux
De ma pensée, un essaim d'oiseaux
Qui vont, ailés de gris et de rose,
Accompagner ta flûte en roseaux.

A mon cœur lourd de molles ténèbres
Leur chant dira l'imprudent plaisir
De trop aimer ce qui doit finir,
La vanité des regrets funèbres
Et la douceur de se souvenir.

Hélène.

Comment se peut-il que l'on ait jamais cru
Les personnes mal sûres
Qui dirent qu'aux bains de Polyxa mourut
La sœur des Dioscures ?

Honnis soient les gens qui pensèrent que par
Une reine sauvage
Fut pendue Hélène au faîte d'un rempart
Sur l'égéen rivage !

Lorsque tout vieillit, se flétrit, tombe, meurt,
Se dissout, s'évapore,
La fille du Cygne a l'équitable honneur
De respirer encore.

En un monde avare, elle, immuablement
Prodigue et radieuse,
S'éjouit d'offrir à mon enchantement
Sa bouche curieuse.

Sous le peigne bleu, ses cheveux ont l'éclat
Qu'ils avaient le soir pâle
Que Pirithoos en chantant la vola
Brûlante et virginale.

Autour de son col s'enroule l'or léger
Des adultères chaînes
Qu'au jardin de Sparte y passa le berger
Venu des mers troyennes.

De son buste insigne, en lys épanoui,
Glisse au bas de la robe
L'écharpe de feu que d'un geste ébloui
Dénoua Déiphobe.

Et de tout le corps d'Hélène une senteur
S'exhale qui m'enivre
Et donne à mes sens, à mon âme, à mon cœur
Le beau motif de vivre.

Hiver.

Au pays où vole et plonge
L'oiseau qui persuada
(L'air sentait le réséda,
L'œillet, le myrte) L'éda,
Je ne suis allé qu'en songe.

Avignon pompeux et nu,
Arles si mélancolique,
Aix qui dort dans la musique
Des fontaines, puis la crique
De Saint-Cyr m'ont retenu.

Voici venir la macreuse :
L'amandier s'est effeuillé ;
Et sous le soleil voilé,
Mon cœur demeure gonflé
De nostalgie amoureuse.

Salutation.

Pour ta venue on n'a tressé nulle guirlande,
On n'a pas fait sonner les cloches et les cors.
Je ne t'ai pas montré d'éblouissants transports.
Le pain bis plaira-t-il à ta bouche gourmande ?

De ce pauvre château couronné de légende
La salle où je travaille, où je veille, où je dors,
Où mon aïeul, mon père et ma mère sont morts,
Où sans doute bientôt je mourrai n'est pas grande.

Des escabeaux. Le lit. Une table. Mais, vois !
Par la fenêtre unique et brusquement ouverte,
Du côté de l'aurore il semble qu'à la fois,

L'un en chlamyde rose et l'autre en robe verte
Et le troisième ceint de l'écharpe d'azur,
Entrent, te saluant, tout le matin alerte,

Tout le printemps si beau, tout le golfe si pur.

Crépuscule.

Celle qu'autrefois j'aimai,
Trop tard je me la rappelle.
C'était la fleur la plus belle
D'un jardin que je fermai.

Un automne de Provence,
Comme il en était jadis,
Fait d'azur et de rubis,
D'ardeur et de nonchalance :

Un de ces automnes purs
Et cependant équivoques
Où tendrement vous suffoquent
Les effluves des fruits mûrs.

Dans les courbes du rivage,
Aux coudes des chemins creux,
Les lèvres des amoureux
Taisaient un désir sauvage.

De la cime d'une tour,
A l'occident des collines,
Obliquaient les javelines
Que lançait encor le jour.

Déjà revenaient les voiles
Au pas assombri de l'eau ;
Et bientôt, sur le bouleau,
Émergeraient des étoiles.

Il me semble (il me sembla)
Qu'à cette heure taciturne,
Avec un oiseau nocturne,
Une alouette vola.

Ce fut, crépuscule double,
Le couchant et le levant :
L'aube d'un amour d'enfant
Dans un soir d'automne trouble.

Le Miroir.

D'où venait-elle avec son miroir,
Le jeune flot de sa chevelure
Dansant au trot de l'étalon noir ?

Elle semblait chercher l'aventure.
Elle a sauté dans l'herbe en riant :
Et son parfum charma la ramure.

Parmi ses yeux d'un vert orient
Se reflétaient des yeux que j'ignore.
Leur long regard était trop brillant.

Mais d'un élan que le printemps dore,
Elle a levé le miroir vers moi :
Et j'ai pu voir combien je l'adore.

J'ai pris sa main avec un effroi
Où d'engageants espoirs se mélangent.
Elle a changé ma bague de doigt.

Et d'une voix où de mauvaise anges
Travailleraient à notre salut,
Elle m'a dit des verbes étranges !

Elle m'a dit ce qu'elle a voulu.

La corbeille.

Le crêpe que ta main orgueilleuse et naïve
 Avait noué sur le rucher,
 Allons ensemble l'arracher.
Ton éperdu désir de paraître fautive
 Prouve que tu n'as pas péché.

Mais l'heure vient (elle t'approche, elle te touche)
 D'être coupable, ô mon amour !
 L'ombre se marie au labour :
Sois modeste devant le soleil qui se couche :
 Incline-toi comme le jour.

Et demain nous pourrons apporter à l'abeille
 L'offrande que tu ne sais pas.
 Renverse-toi parmi mes bras,
Corbeille de jasmins et de roses, corbeille
 D'amaryllis et de lilas !

Le rossignol.

Dès que (pour un instant, un seul instant peut-être)
Vous avez de mon rêve interrompu le mal,
Auriez-vous bu le vin fatal ?
C'est à peine si j'ose en vous te reconnaître,
Enfant que j'avais vue au bosquet matinal.

On ne distingue pas les lys des tubéreuses
Entre l'obscurité qui bouge autour de nous.
Mais je vois trembler vos genoux
Et que (vous soupirez) des cernes bleus se creusent
Sous les longs cils de vos yeux noirs devenus fous.

Que dans le vent du sud vos craintes s'évaporent :
Et, puisqu'en ce moment tels sont vos vrais désirs,
Préparez-moi des souvenirs !
Pour éblouir la nuit d'étincelles sonores,
Le rossignol attend la fin de vos soupirs.

Les cygnes.

Parmi l'azur du bassin, l'azur
Du double cygne endormi se baigne
Près des reflets d'un arbre et d'un mur.

Les feux du soir tournent sur ton peigne
Tandis, jolie et fiévreuse enfant,
Que sous ma main ton petit cœur saigne.

Le pastoureau suivi par un faon,
La bergerette avec une chèvre
Ont traversé l'herbage bouffant.

Dans la garigue où gîte le lièvre,
Où le garenne a brouté le thym,
La brise a pris l'odeur du genièvre.

Sur le silence un bruit argentin
S'élance, tombe et se décolore,
Un bruit d'azur s'allume et s'éteint.

La brise eut-elle un éclair sonore ?
Les cygnes bleus auraient-ils crié ?
Ton petit cœur va saigner encore

Si c'est l'amour qui le fait saigner.

Le varlet.

Volontiers, ce matin, je croirais plus en vous
Que je ne crois en moi-même,
Et le varlet de cœur, le varlet rouge et doux,
Je le prendrais pour emblème.

Volontiers je verrais votre fragile main
Faire un geste qui décide,
Et je suivrais la courbe et l'ombre d'un chemin
Où votre regard me guide.

Sans doute à quelque source où vient boire un ramier
S'achèverait cette route ;
Et dans l'eau, qui déjà réfléchit un rosier,
Vous vous mireriez sans doute.

Puis, pour accompagner les paroles du vent
Et celles de la fontaine,
Vous me diriez tout bas le rondeau qu'en rêvant
Chantait au varlet la reine.

Jalousie.

Cette eau, qui sinue avec un bel ennui,
Eût rafraîchi mieux tes nerfs, ton sang, tes moelles,
Lorsque reviendra la pudeur de la nuit.

Pourquoi n'as-tu pas attendu que s'étoilent
Les cieux les plus bleus du monde et les plus doux,
Avant de quitter l'un après l'un tes voiles ?

Des feux du soleil tu me connais jaloux
Et de tous les yeux indiscrets qu'il éclaire
A côté de nous et même loin de nous.

L'épervier te voit en regagnant son aire
Et les pigeonneaux en sortant de la tour,
Et le hanneton, la guêpe, l'éphémère.

Et je souffre aussi de ce qu'ivres de jour
Les saules tremblants, les acanthes hagarde,
Le myrte qu'Hellas dédiait à l'amour,

Le fourbe silence et le bruit te regardent.

La grotte.

Un été frénétique, une amour véhémence
M'accablent de leur feu pareil.
Je mérite un moment de grâce reposante,
A l'abri du double soleil.

Jusqu'au déclin du jour, je quitterai la bouche
Fine et profonde, les longs yeux,
Les bras initiés et, splendeur de la couche,
La poitrine et les flancs joyeux.

Près du verger sauvage où les nomades mordent
Aux fruits marqués par les oiseaux,
Je prendrai le chemin que les tamaris bordent
Et qui finit sous les roseaux.

Dans le golfe, où déjà s'arrêtent les sillages
Saturés de brome et de sel,
Viennent sur des reflets de mâts et de cordages
S'éteindre des reflets de ciel.

Au pied de la falaise, une grotte est ouverte.
Elle a su mes rêves d'enfant :
Et j'y respirerai la fraîcheur blanche et verte
Que du large apporte le vent.

Impression.

Ensemble, en ce moment, les dunes, les collines,
Le clocher sur lequel vole un oiseau de fer,
Les remparts orgueilleux jusqu'à vos pieds s'inclinent.

Jusqu'à vos pieds, dans un rythme bleuâtre et vert,
Se haussent le jardin que l'abeille féconde
Et l'heureuse prairie et la grève et la mer.

Et sur vos longs cheveux d'ombre jeune et profonde,
Sur vos cheveux mouillés par l'ivresse de l'air,
Tournoie avec le ciel tout l'inconnu du monde.

A l'inconnu.

Je te dédie un petit temple de feuillage :
Un ciste couronné par les fleurs d'un sureau,
Au seuil de la prairie où la chèvre sauvage
Mène son chevreau.

Accepte des gâteaux que pénètrent encore
Les essences du feu que parfuma le four
Et nés d'un blé broyé dans un cuivre sonore
Au lever du jour.

Je te donne une coupe en terre de Corinthe
Autour de quoi j'ai peint des symboles de dieux
Et que ma bien-aimée a remplie, avec crainte,
De vin radieux.

Et, l'automne venu, je t'offrirai la figue
(Sans faire s'envoler la guêpe qui la mord),
Le brugnon, la grenade ouverts à la prodigue
Reine de la mort.

Le fou.

Tandis que sa parole était de la lumière
Qui jusqu'au cœur te regardait,
Tu croyais, en voyant les yeux de la première,
Qu'une flûte d'azur chantait.

La seconde, malgré ses trop longs bras de singe,
Avait le plus beau corps qui te persuada :
Et lorsqu'elle dansait s'exhalait de son linge
Un arôme de réséda.

La troisième, sous des cheveux noirs de Latine,
Était blanche comme le lait.
Aux soirs que se glaçait sur ton sein sa poitrine,
Sa bouche humide te brûlait.

Et tu pensais, aimant tour à tour ces mortelles
Et te faisant aimer par elles tour à tour,
Que ton rêve habitait, anciennes et nouvelles,
Toutes les rives de l'amour.

*

Un jour on 'rencontra, sur les sables sauvages
Que vient laver le flux amer,
Un fou qui, caressant trois frêles coquillages,
Disait qu'il possédait la mer.

Le petit navire.

Sur l'eau qui mire
Le rocher brun,
Il était un
Petit navire.

Et ce petit,
Sous les étoiles,
A toutes voiles
Il est parti.

Vers quelle terre
A-t-il volé ?
Vers vous, Thulé ?
Vers toi, Cythère ?

Les gens du bord
Sont-ils en fête,
Ou si les fouette
L'aile du nord?

Des mers s'allongent
Dans mes yeux clos.
Les matelots,
Ce sont mes songes.

La harpe.

Mon cœur secrètement nourrit, qui le dévore,
La flamme d'un amour peut-être sans objet.
Yseult aux blonds cheveux existe-t-elle encore
A qui ma jeunesse songeait ?

D'odorantes langueurs de la colline tombent.
Les bœufs dans l'herbe morte allongent leurs naseaux.
Le soleil de midi fait gémir les colombes
Sur les pins qui bordent les eaux.

Tandis qu'à la façon d'un navire un nuage
Unique se balance au bleu du firmament,
Le bleu des flots amers vers l'étranger rivage
Semble s'en aller lentement.

Malgré son vieil attrait et qui reste le même,
La terre dont j'étais épris ne me plaît pas
A présent que ses feux de la femme que j'aime
Ont cessé de porter les pas.

Quand le jour à l'ouest quittera son écharpe,
Je voudrais être mis, comme Tristan blessé,
Au gré de Dieu, sur une barque, avec ma harpe,
Et seul parmi la mer laissé.

Alors son vif élan et son cœur se mirent
Le cœur d'or, l'élan d'or et son élan d'or
A l'élan d'or et son élan d'or et son élan d'or
Où l'élan d'or et son élan d'or et son élan d'or

Quand le jour à l'élan d'or et son élan d'or
Je voudrais être toi, comme Tristan d'or
A l'élan d'or et son élan d'or et son élan d'or
Et l'élan d'or et son élan d'or et son élan d'or

Paul Valéry.

Paul Valéry

Naissance de Vénus.

De sa profonde mère, encor froide et fumante,
Voici qu'au seuil battu de tempêtes, la chair
Amèrement vomie au soleil par la mer,
Se délivre des diamants de la tourmente.

Vois son sourire suivre au long de ses bras blancs
De l'humide Thétys périr la pierrerie
Qu'explore l'orient d'une épaule meurtrie ;
Et sa tresse se fraye un frisson sur ses flancs.

Le frais gravier, qu'arrose et fuit sa course agile,
Coule, creuse rumeur de soif, et le facile
Sable a bu les baisers de ses bords puérils ;

Mais de mille regards ou perfides ou vagues,
Son œil mobile emporte, éclairant nos périls,
L'eau riante et la danse infidèle des vagues.

Féerie.

La lune mince verse une lueur sacrée,
Toute une jupe d'un tissu d'argent léger,
Sur les bases de marbre où l'ombre vient songer
Que suit d'un char de perle une gaze nacrée.

Pour les cygnes soyeux qui frôlent les roseaux
De carènes de plume à demi lumineuse,
Elle effeuille infinie une rose neigeuse
Dont les pétales font des cercles sur les eaux...

Est-ce vivre?... O désert de volupté pâmée,
Où meurt le battement faible de l'eau lamée,
Usant le seuil secret des échos de cristal...

La chair confuse des molles roses commence
A frémir, si d'un cri le diamant fatal
Fêle d'un fil de jour toute la fable immense.

Le Bois amical.

Nous avons pensé des choses pures
Côte à côte, le long des chemins,
Nous nous sommes tenus par les mains
Sans dire... parmi les fleurs obscures,

Nous marchions comme des fiancés
Seuls, dans la nuit verte des prairies ;
Nous partageons ce fruit de féeries
La lune, amicale aux insensés.

Et puis, nous sommes morts sur la mousse,
Très loin, tout seuls, parmi l'ombre douce
De ce bois intime et murmurant.

Et là-haut, dans la lumière immense,
Nous nous sommes trouvés en pleurant
O mon cher compagnon de silence !

Un feu distinct...

Un feu distinct m'habite, et je vois froidement
La violente vie illuminée entière...
Je ne puis plus aimer seulement qu'en dormant
Les actes gracieux mélangés de lumière.

Mes jours viennent la nuit me rendre des regards,
Après le premier temps de sommeil malheureux ;
Quand le malheur lui-même est dans le noir épars
Ils reviennent me vivre et me donner des yeux.

Que si leur joie éclate, un écho qui m'éveille
N'a rejeté qu'un mort sur ma rive de chair,
Et mon rire étranger suspend à mon oreille,

Comme à la vide conque un murmure de mer,
Le doute, — sur le bord d'une extrême merveille,
Si je suis, si je fus, si je dors ou je veille ?

Vue.

Si la plage penche, si
L'ombre sur l'œil s'use et pleure
Si l'azur est larme, ainsi
Au sel des dents pure affleure,

La vierge fumée ou l'air
Que berce en soi puis expire
Vers l'eau debout d'une mer
Assoupie en son empire

Celle qui sans les ouïr
Si sa lèvre au vent remue
Se joue à évanouir
Mille mots vains où se mue

Sous l'humide éclair de dents
Le très doux feu du dedans.

Valvins.

Si tu veux dénouer la forêt qui t'aère
Heureuse, tu te fonds aux feuilles, si tu es
Dans la fluide yole, à jamais littéraire
Traînant quelques soleils ardemment situés

Aux blancheurs de son flanc que la Seine caresse
Emue, ou pressentant l'après-midi chanté,
Selon que le grand bois trempe une longue tresse
Et mélange la voile au meilleur de l'été.

Mais toujours près de toi que le silence livre
Aux cris multipliés de tout le brut azur,
L'ombre de quelque page éparse d'aucun livre

Tremble, reflet de voile vagabonde sur
La poudreuse chair diverse de l'eau verte
Parmi le long regard de la Seine entr'ouverte.

Sémiramis.

...Dès l'aube, chers rayons, mon front songe à vous ceindre!
A peine il se redresse, il voit d'un œil qui dort
Sur le marbre absolu, le temps pâle se peindre,
L'heure sur moi descendre et croître jusqu'à l'or...

*« Eviste!... Sois enfin toi-même ! dit l'Aurore,
O grande âme, il est temps que tu formes un corps !
Hâte-toi de choisir un jour digne d'éclorre,
Parmi tant d'autres feux, tes immortels trésors !*

*Déjà contre la nuit, l'âpre trompette !
Une lèvres vivante attaque l'air glacé ;
L'or pur, de tour en tour, éclate et se répète,
Rappelant tout l'espace aux splendeurs du passé !*

*Remonte aux vrais regards ! Tire-toi de tes ombres,
Et comme du nageur, dans le plein de la mer,
Le talon tout-puissant l'expulse des eaux sombres,
Toi, frappe au fond de l'être ! Interpelle ta chair,*

*Traverse sans retard ses invincibles trames,
Epuise l'infini de l'effort impuissant,
Et débarrasse-toi d'un désordre de drames
Qu'engendrent sur ton lit les monstres de ton sang !*

*J'accours de l'Orient suffire à ton caprice !
Et je te viens offrir mes plus purs aliments ;
Que d'espace et de vent ta flamme se nourrisse !
Viens te joindre à l'éclat de mes pressentiments ! ▶*

— Je réponds !... Je surgis de ma profonde absence !
Mon cœur s'arrache aux morts que frôlait mon sommeil
Et vers mon but, grand aigle éclatant de puissance,
Il m'emporte !... Je vole au devant du soleil !

Je ne prends qu'une rose et fuis... La belle flèche
Au flanc !... Ma tête enfante une foule de pas...
Ils courent vers ma tour favorite, où la fraîche
Altitude m'appelle, et je lui tends les bras !

Monte, ô Sémiramis, maîtresse d'une spire
Qui d'un cœur sans amour s'élançe au seul honneur !
Ton œil impérial a soif du grand empire
A qui ton sceptre dur fait sentir le bonheur...

Ose l'abîme!... Passe un dernier pont de roses !
Je t'approche, péril!... Orgueil plus irrité !
Ces fourmis sont à moi ! Ces villes sont mes choses,
Ces chemins sont les traits de mon autorité !

C'est une vaste peau fauve que mon royaume !
J'ai tué le lion qui portait cette peau ;
Mais encor le fumet du féroce fantôme
Flotte chargé de mort, et garde mon troupeau !

Enfin, j'offre au soleil le secret de mes charmes !
Jamais il n'a doré de seuil si gracieux !
De ma fragilité je goûte les alarmes
Entre le double appel de la terre et des cieux !

Repas de ma puissance, intelligible orgie,
Quel parvis vaporeux de toits et de forêts
Place aux pieds de la pure et divine vigie,
Ce calme éloignement d'événements secrets !

L'âme enfin sur ce faite a trouvé ses demeures !
O de quelle grandeur, elle tient sa grandeur
Quand mon cœur soulevé d'ailes intérieures
Ouvre au ciel en moi-même une autre profondeur !

Anxieuse d'azur, de gloire consumée,
Poitrine, gouffre d'ombre aux narines de chair,
Aspire cet encens d'âmes et de fumée
Qui monte d'une ville analogue à la mer !

Soleil, soleil, regarde en moi rire mes ruches !
L'intense et sans repos Babylone bruit,
Toute rumeur de chars, clairons, chaînes de cruches
Et plaintes de la pierre au mortel qui construit.

Qu'ils flattent mon désir de temples implacables,
Les sons aigus de scie et les cris des ciseaux,
Et ces gémissements de marbres et de câbles
Qui peuplent l'air vivant de structure et d'oiseaux !

Je vois mon temple neuf naître parmi les mondes,
Et mon vœu prendre place au séjour des destins ;
Il semble de moi-même au ciel monter par ondes
Sous le bouillonnement des actes indistincts.

Peuple stupide, à qui ma puissance m'enchaîne,
Hélas ! mon orgueil même a besoin de tes bras !
Et que ferait mon cœur s'il n'aimait cette haine
Dont l'innombrable tête est si douce à mes pas ?

Plate, elle me murmure une musique telle
Que le calme de l'onde en fait de sa fureur,
Quand elle met sa force aux pieds d'une mortelle
Mais qu'elle se réserve un retour de faveur.

En vain j'entends monter contre ma face auguste
Ce murmure de crainte et de férocité :
A l'image des dieux la grande âme est injuste
Tant elle s'appareille à la nécessité !

Qu'ils sont doux à mon cœur les temples qu'il enfante
Quand tiré lentement du songe de mes seins
Je vois un monument de masse triomphante
Rejoindre dans mes yeux l'ombre de mes desseins !

Battez, cymbales d'or, mamelles cadencées,
Et roses palpitant sur ma pure paroi !
Que je m'évanouisse en mes vastes pensées,
Sage Sémiramis, enchanteresse et roi !

La Ceinture.

Quand le ciel couleur d'une joue
Laisse enfin les yeux le chérir,
Et qu'au point doré de périr
Dans les roses le temps se joue,

Devant le muet de plaisir
Qu'enchaîne une telle peinture,
Danse une Ombre à libre ceinture
Que le soir est près de saisir.

Cette ceinture vagabonde
Fait dans le souffle aérien
Frémir le suprême lien
De mon silence avec le monde...

Absent, présent... Je suis bien seul,
Et sombre, ô suave linceul !

L'Insinuant.

O Courbes, méandre,
Secrets du menteur,
Est-il art plus tendre
Que cette lenteur ?

Je sais où je vais,
Je t'y veux conduire,
Mon dessein mauvais
N'est pas de te nuire.

(Quoique souriante
En pleine fierté,
Cette liberté
La désorienté !)

O Courbes, méandre,
Secret du menteur,
Je veux faire attendre
Le mot le plus tendre.

Ode secrète.

Chute superbe, fin si douce,
Oubli des lutttes, quel délice
Que d'étendre à même la mousse
Après la danse, le corps lisse !

Jamais une telle lueur
Que ces étincelles d'été
Sur un front semé de sueur
N'avait la victoire fêté !

Mais touché par le Crépuscule,
Ce grand corps qui fit tant de choses,
Qui dansait, qui rompit Hercule,
N'est plus qu'une masse de roses !

Dormez, sous les pas sidéraux,
Vainqueur lentement désuni,
Car l'Hydre inhérente au héros
S'est éployée à l'infini...

O quel Taureau, quel Chien, quelle Ourse,
Quels objets de victoire énorme,
Quand elle entre au temps sans ressource
L'âme extraordinaire forme !

Fin suprême, étincellement
Qui par les monstres et les dieux,
Proclame universellement
Les grands actes qui sont aux Cieux !

Les Pas.

Tes pas, enfants de mon silence,
Saintement, lentement placés,
Vers le lit de ma vigilance
Procèdent, muets et glacés.

Personne pure, ombre divine,
Qu'ils sont doux, tes pas retenus !
Dieux !... tous les dons que je devine
Viennent à moi sur ces pieds nus !

Si, de tes lèvres avancées,
Tu prépares pour l'apaiser,
A l'habitant de mes pensées
La nourriture d'un baiser,

Ne hâte pas cet acte tendre,
Douceur d'être et de n'être pas,
Car j'ai vécu de vous attendre,
Et mon cœur n'était que vos pas.

Poésie.

Par la surprise saisie,
Une bouche qui buvait
Au sein de la Poésie
En sépare son duvet :

— O ma mère Intelligence,
De qui la douceur coulait,
Quelle est cette négligence
Qui laisse tarir son lait ?

A peine, sur ta poitrine,
Accablé de blancs liens,
Me berçait l'onde marine
De ton cœur chargé de biens ;

A peine, dans ton ciel sombre,
Abattu sur ta beauté,
Je sentais, à boire l'ombre,
M'envahir une clarté !

Dieu perdu dans son essence,
Et délicieusement
Docile à la connaissance
Du suprême apaisement,

Je touchais à la nuit pure,
Je ne savais plus mourir,
Car un fleuve sans coupure
Me semblait me parcourir...

Dis, par quelle crainte vaine,
Par quelle ombre de dépit,
Cette merveilleuse veine
A mes lèvres se rompit ?

O rigueur, tu m'es un signe
Qu'à mon âme je déplus !
Le silence au vol de cygne
Entre nous ne règne plus !

Immortelle, ta paupière
Me refuse mes trésors,
Et la chaire s'est fait pierre
Qui fut tendre sous mon corps !

Des cieux mêmes tu me sèvres,
Par quel injuste retour ?
Que seras-tu sans mes lèvres ?
Que serai-je sans amour ?

Mais la Source suspendue
Lui répond sans dureté :
— Si fort vous m'avez mordue
Que mon cœur s'est arrêté.

Le Vin perdu.

J'ai, quelque jour, dans l'Océan
(Mais je ne sais plus sous quels cieux),
Jeté, comme offrande au néant,
Tout un peu de vin précieux...

Qui voulut ta perte, ô liqueur ?
J'obéis peut-être au devin ?
Peut-être au souci de mon cœur,
Songeant au sang, versant le vin ?

Sa transparence accoutumée
Après une rose fumée
Reprit aussi pure la mer...

Perdu ce vin, ivres les ondes !...
J'ai vu bondir dans l'air amer
Les figures les plus profondes...

TABLE DES MATIÈRES

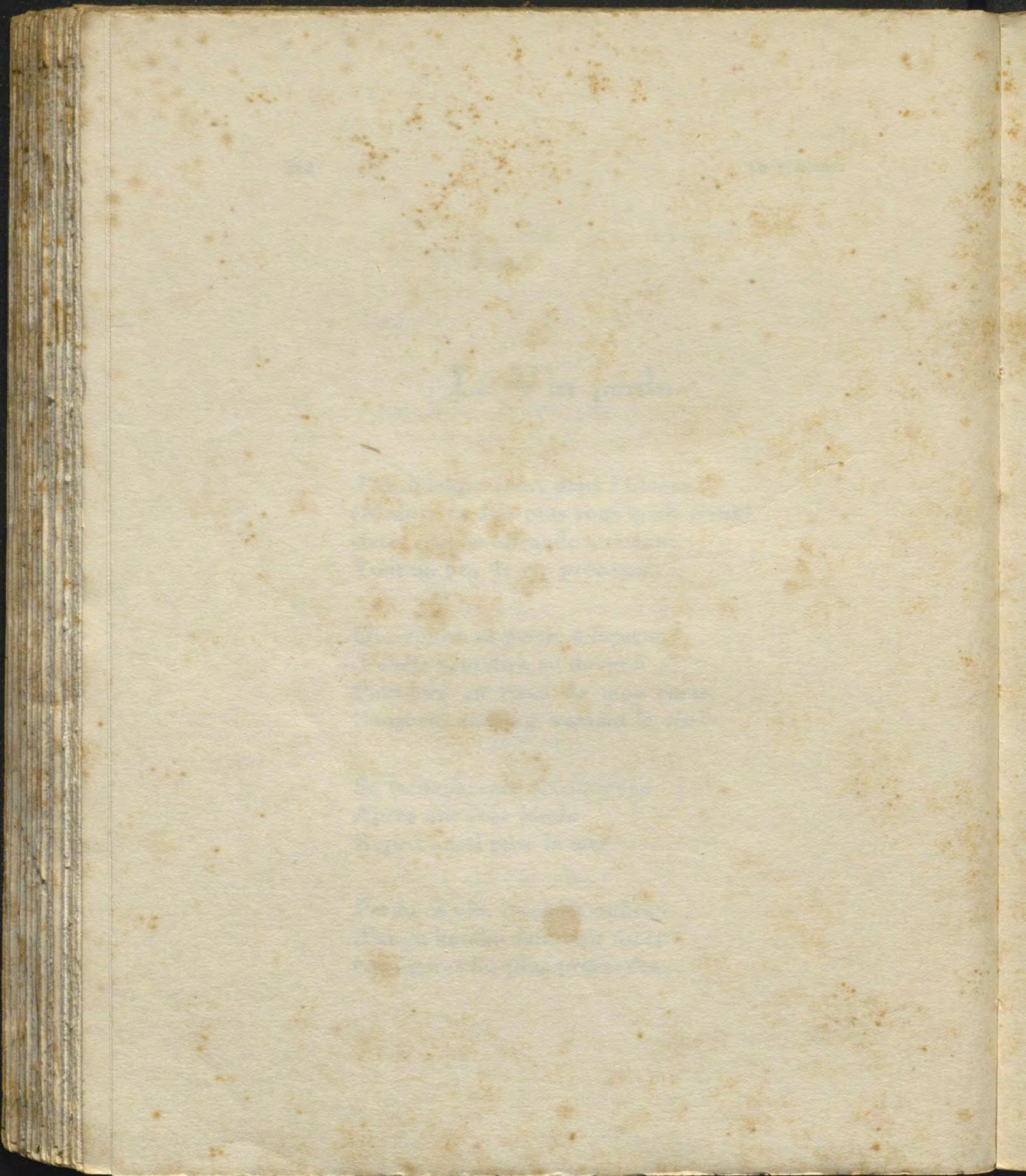


TABLE DES POÈMES.

TABIE DES FORMES

TABLE DES POÈMES.

Joachim Gasquet.

Jour de vie	7
Le bouvier	10
Tes yeux rient	12
<i>Hominum divomque voluptas</i>	13
Après une lecture de la Bohême et mon cœur	15
Au bord des îles Borromées	17
A Pierre Laprade	18
Hymne à la Victoire	20
Le voyage	23
Pœstum	26
A Cérés	28
Consolatrice	30
Portrait	32

Les Parques I. <i>Atropos</i>	33
— II. <i>Lachesis</i>	34
— III. <i>Clotbo</i>	35

Comtesse de Noailles.

La mort du Sage	39
Le Silence	41
Matin, j'ai tout aimé !	42
L'Automne	43
Le Temps.	44
L'Amour	46
Le Hasard et les jours	47
Ton être	50
Morts qui me fûtes chers	51
Puisque mes yeux ont vu les lieux où tu reposes.	52
Chaque jour.	53
Habitante éthérée et fixe des tombeaux	54
Chaque être	55
Vivre n'est pas un bien.	56

Des cœurs furent heureux	57
Quand je vois les esprits sans hauteur, sans colère	58
J'aurais pu	59
Lorsque la mort succédant à l'ennui	60
O Printemps.	61
J'ai bien servi le dieu	63
Le renom.	64
Parfois un cri faiblit	65

Pierre Camo.

Sonnets I.	66
— II.	70
Sur un bouquet de fleurs	71
La tristesse D'Ambohimanga	72
Ballade.	74
Deux chansons I. <i>Des amis perdus.</i>	76
— II. <i>De mes morts.</i>	77
Sur une corbeille de fruits	79

Trois petits poèmes	I. <i>Arbre du voyageur</i>	80
—	II. <i>Mangue auguste</i>	81
—	III. <i>Pirogue</i>	82
Devises	I. <i>Pour l'Écureuil</i>	83
—	II. <i>Pour la Couleuvre</i>	84
Madrigal du Rayon vert		85
Telles sœurs gardiennes		86
A l'ombre de la tour		88
Le charme d'une eau belle		89

Charles Derennes.

Eurydice		93
Ode à Joachim Gasquet		98
Le matin des Martigues (<i>A Charles Maurras</i>)		104
L'automne et le laurier (<i>Pour Fernand Mazade</i>)		
—	I.	108
—	II.	110
—	III.	111

Varia. I.	112
— II. <i>Les amis morts</i>	113
— III.	114
— IV.	115

Xavier de Magallon.

Jour d'été.	119
L'autre Ombre.	129
Ensemble.	132
O têtes amoureuses !	133
Doux visage	134
Secrets.	135
Nuit	136
Imprudence	137
Frémissements	138
Le fleuve	139
Sommeil	140
Étoile	141
Rêve	142
Sillage	144
Mensonge	145

Flamme.	146
Dieu	147
Le conseil	148
Brasier	149
Visages	150
Attente.	151
Le berceau	152
Certitude.	153

Fernand Mazade.

L'anneau	157
Cœur en guerre	159
Musique	162
Hélène	163
Hiver	165
Salutation	166
Crépuscule	167
Le miroir	169
La corbeille	171
Le rossignol	172

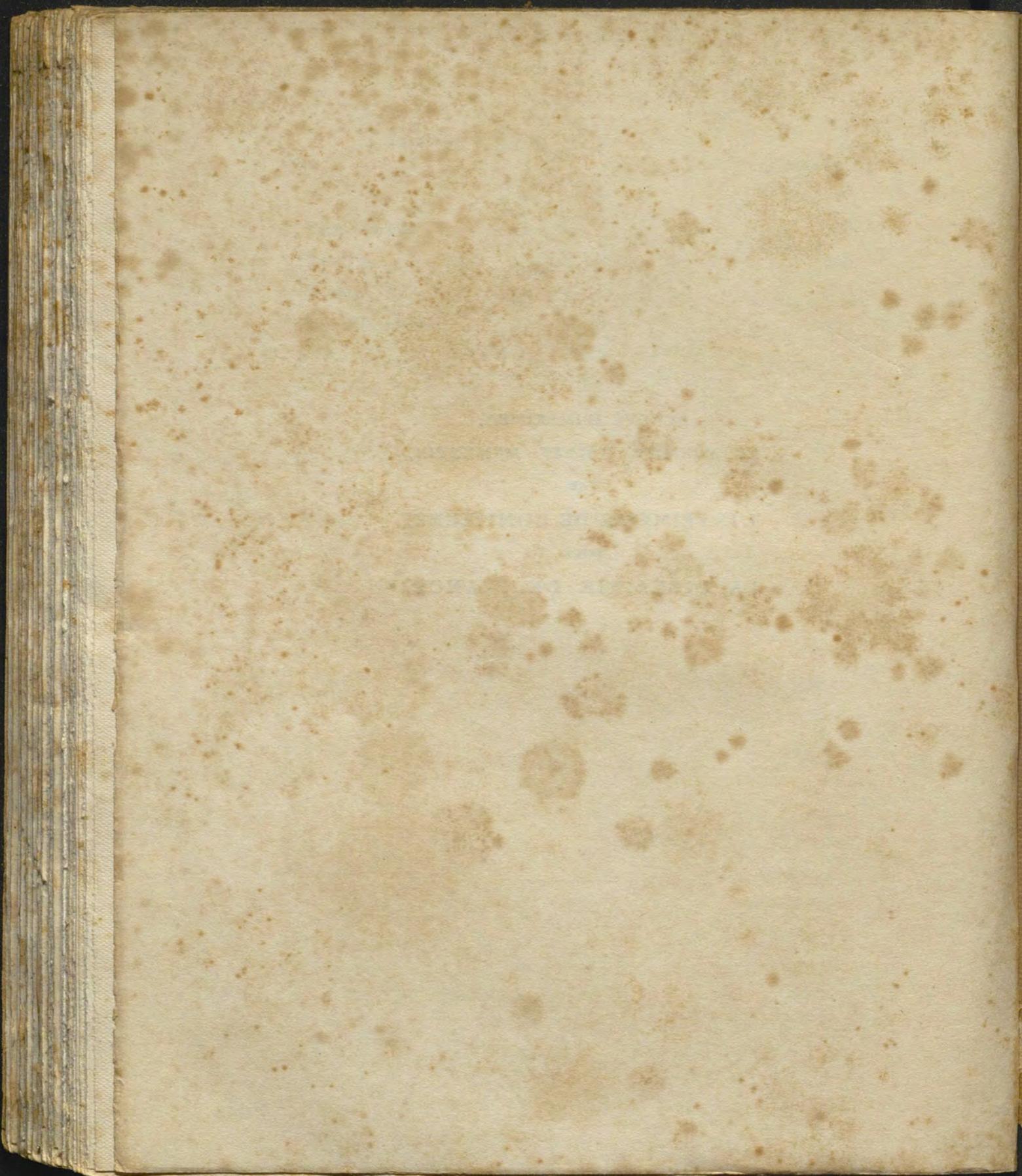
Les cygnes	173
Le varlet	175
Jalousie	177
La grotte	179
Impression	181
A l'inconnu	182
Le fou	184
Le petit navire	186
La harpe	188

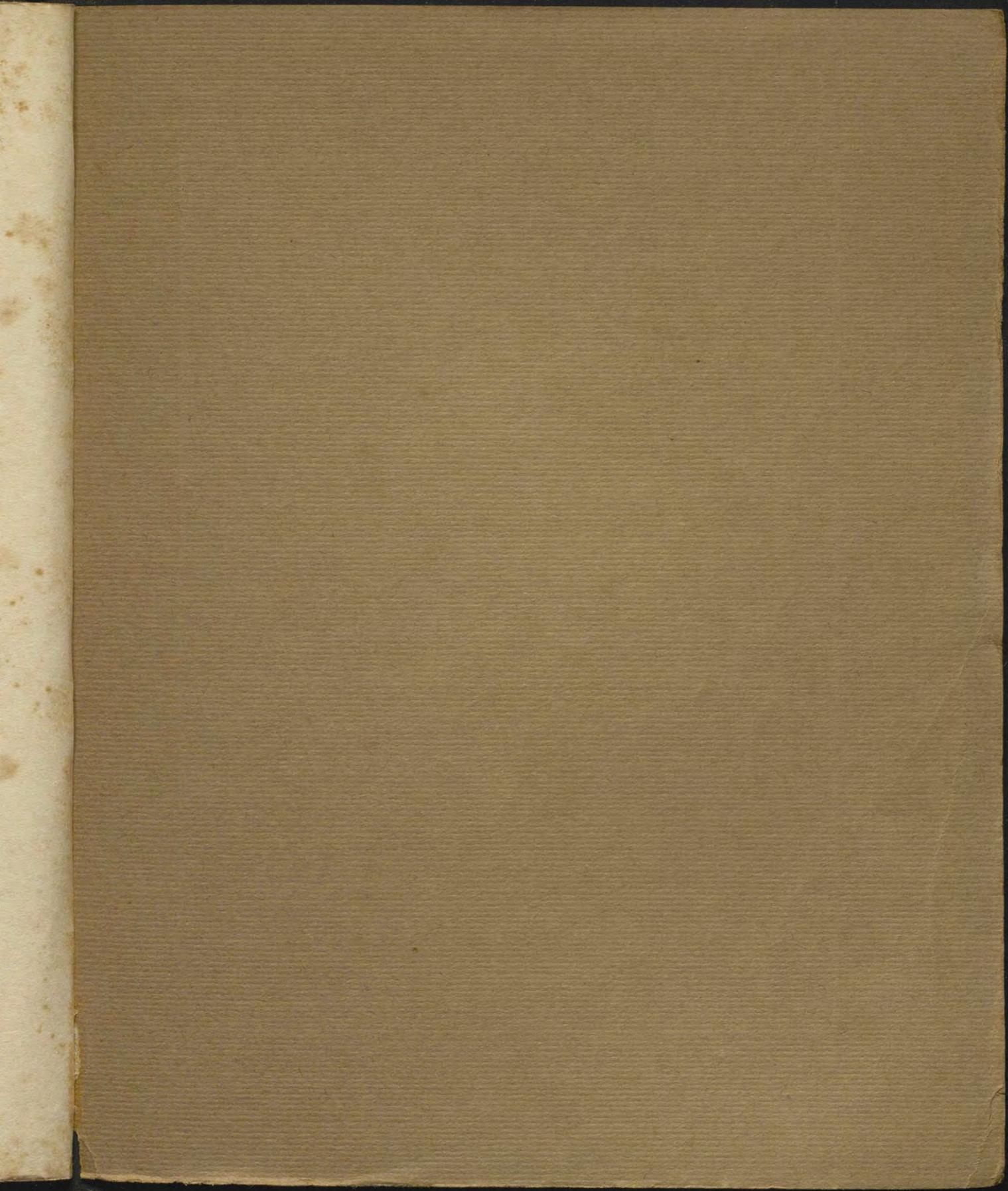
Paul Valéry.

Naissance de Vénus	193
Féerie	194
Le Bois amical.	195
Un feu distinct.	196
Vue.	197
Valvins	198
Sémiramis	199
La Ceinture.	204
L'Insinuant	205

Ode secrète	206
Les Pas	208
Poésie	209
Le Vin perdu	212

ACHEVÉ D'IMPRIMER,
LE PREMIER JUILLET MCMXXVIII,
PAR
L'IMPRIMERIE DE COMPIÈGNE,
POUR
LA LIBRAIRIE DE FRANCE.





A la Librairie de France :
Collection Joachim Gasquet.

CHARLES MAURRAS.	<i>Inscriptions.</i>	(Epuisé)
XAVIER DE MAGALLON.	<i>L'Ombre.</i>	(Epuisé)
FERNAND MAZADE.	<i>L'Ardent Voyage.</i>	(Epuisé)
ANDRÉ FONTAINAS.	<i>L'Allée des Glaiveux.</i>	
ALBERT ERLANDE	<i>Le Poème Royal.</i>	
JEAN-LOUIS VAUDOYER.	<i>L'Album Italien.</i>	
MARC LAFARGUE	<i>La Belle Journée.</i>	
JOACHIM GASQUET.	<i>Les Chants de la forêt.</i>	
VIÉLÉ-GRIFFIN	<i>Couronne offerte à la Muse romaine.</i>	
GÉRARD DE NERVAL	<i>Les Vers Dorés.</i>	



Le
Nouveau
Livre
de la
Pléiade.

PRIX

15 francs.

PARIS.

Imprimerie de France
